58e ANNÉE (6e SÉRIE) — No 50 — 2 DECEMBRE 1948

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Fondé en 1879 par Mgr F. PERRIOT

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

PROPERTY OF
WESTON COLLEGE LIBRARY
WESTON, MASS.

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de sa Sainteté
Codirecteur

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : R. DESVOYES

Toutes les lettres doivent être adressées à : Monsieur le Directeur de L'AMI DU CLERGE, à Langres (Haute-Marne)

Chèques postaux : Nancy 21.88

PRIX DES ABONNEMENTS :

FRANCE et UNION FRANÇAISE		ETRANGER	
Doctrine seule	350 fr.	Doctrine seule	600 fr.
Doctrine et Prédication	450 fr.	Doctrine et Prédication	700 fr.

On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*. Tous les nouveaux abonnements partent du 1er *Janvier* de l'année en cours.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, PARIS-8e.

SOMMAIRE

DOCTRINE

Causerie de l'AMI sur les « Revues ». — I. Guerre mondiale ou *Statu quo ?* 737. — II. La France serait-elle occupée ? 739. — III. L'effort russe pendant la Guerre 1941-1945, 742. — IV. Le cinquantenaire de la mission des Prémontrés au Congo belge, 744. — V. Le cinquantenaire de la mission en Ourundi, 746. — VI. Fondation d'un monastère de Trappistes en Utah (U. S. A.), 748. — VII. Un mot sur ce qui se passe en Hongrie, 750.

Liturgie. — Quels répons faudra-t-il dire à l'office de la vigile de la Toussaint 1949 ? 750. — A propos de crèche et de quelques innovations liturgiques, 751.

PREDICATION

Dominicales liturgiques. — III. *3e Dimanche de l'Avent :* C'est grande joie ! 345. — IV. *4e Dim. :* Noël approche : lumière et vie, 346.

Plans d'instructions sur le Credo. — XXIX. « D'où il viendra juger les vivants et les morts », 347.

La Sanctification de la journée. — XXII. *Les Exercices de piété* (suite) : Le chapelet. 4o Comment traiter le chapelet, 349.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — LII. Les fils de Constantin (337-361), 350. — LIII. Persécution de Julien l'Apostat, 351.

Abonnements pour 1949

L'année dernière nous maintenions le tarif calculé au début de 1947. Les augmentations renouvelées du prix du papier, des salaires et charges afférentes, et des [illegible] impositions nous contraignent à une augmentation. Nous la faisons aussi réduite que possible ; nos lecteurs savent pourquoi.

En retour, nous sommes certains de leur fidélité. Merci ! à tous, et en particulier à ceux qui nous font connaître autour d'eux, auprès des jeunes confrères.

* *

L'abonnement pour les pays étrangers est égal au tarif français augmenté des frais de poste (5 fr. par numéro, *actuellement*). Si ces taxes postales étaient augmentées en cours d'année, — comme 2 fois en 1948, — nous demanderons à nos abonnés de compléter la différence. Ajouter aussi à l'abonnement les frais de changement d'adresse.

France et Union Française

Doctrine seule	350 fr.
Doctrine et Prédication	450 fr.

Etranger

Doctrine seule	600 fr
Doctrine et Prédication	700 fr

PETIT COURRIER

Q. — Je serais reconnaissant à l'*Ami* s'il voulait bien m'indiquer quelque ouvrage sur la liturgie des Sacrements.

R. — A. Villien, *Les Sacrements. Histoire et liturgie*, in-12, Gabalda ; — A. Molien, *La prière de l'Eglise :* t. III, *La liturgie des Sacrements*, in-8, 300 f., Letouzey.

Q. — Une religieuse a reçu à sa prise d'habit le nom de sœur saint *Ildebert*. Savez-vous quelque chose de ce saint et quel jour célèbre-t-on sa fête ?
Où trouver sa vie, si elle existe ?

R. — S. Hildebert, abbé et martyr. Abbé de Saint-Pierre de Gand, il fut mis à mort par des émeutiers qui profanaient les saintes images (752). Fête le 4 avril et le 1er décembre (Dom Baudot, *Dict. d'Hagiographie)*.

S. Hildebert (ou Hidelbert, ou Aribert), évêque de Tortone (Piémont), vers 984, fête le 15 mai *(Acta Sanctorum*, t. III maii, p. 498).

S. Hildevert, évêque de Meaux et conf. († 680), fête le 27 mai (cf. *Vies des Saints et Bienh.*, t. V, p. 536-37 ; *Acta Sanctorum*, t. VI de mai, p. 712-716).

Q. — Existe-t-il un ouvrage exposant la méthode du « traitement Vittoz » ?

R. — Vittoz était un médecin suisse dont la « méthode », genre naturiste, était en vogue vers le début du siècle.

On doit, sans doute, trouver encore en Suisse des ouvrages de Vittoz ou de ses fidèles. Pour la France voir l'ouvrage du Dr A. Deschamps, *Les maladies de l'esprit et les Asthénies*, in-8 de XXVII-740 p., Paris, Alcan, 1920 (cf. *Ami*, 1920, p. 554), s'il n'est pas épuisé, qui préconisait une méthode analogue.

Q. — Pouvez-vous me dire où l'on peut trouver actuellement une maison vendant des moules pour fabriquer des bougies pour *souches ?*

R. — Interrogez *Gobel et Fils*, 43-45, Faubourg du Temple, Paris-10e, — ou *Lambert et Fils*, 19, rue Courat, Paris-20e.

Q. — L'*Ami* qui connaît tout (?) connaîtrait-il l'adresse d'une maison de retraite et de désintoxication physique et morale pour « buveurs *laïques* » ?

A défaut d'une maison ainsi spécialisée, connaîtrait-il un couvent ou monastère (Trappe ou autre) dont l'hôtellerie ou une annexe accepterait de pratiquer ces cures de désintoxication ?

Je connais une maison de désintoxication, mais elle est réservée aux « ecclésiastiques-buveurs » et elle refuse absolument d'admettre le laïque « buveur » auquel je m'intéresse.

R. — Hélas ! cher confrère, l'*Ami* ne sait pas tout. Et malgré pas mal de recherches il n'a rien trouvé. Mais ses lecteurs lui viendront peut-être en aide !...

P. 719 (Doctrine). — *Comment éviter que les servants ne salissent le missel en le changeant de côté ?*

1o La meilleure solution en théorie est celle que vous proposez « Qu'ils aient les mains propres. » — Mais êtes-vous sûr de toujours aboutir ?

2o La solution la plus pratique, à mon avis, réside dans le choix du porte-missel. Ceux d'un usage courant se replient, pour les porter avec le livre il est nécessaire de serrer l'ensemble, les pouces posés sur les pages ouvertes du missel d'où accumulation rapide de crasse, même avec des mains propres.

Il est préférable de choisir un porte-missel rigide formé d'un petit cadre ayant un pied à chaque angle et supportant une planchette inclinée. Pour porter le missel il faut empoigner les côtés du cadre, on évite ainsi de toucher le missel qui reste toujours propre. Depuis 6 ans je me sers de ce porte-missel et le livre qui était neuf est resté aussi propre qu'au premier jour.

3o Le meilleur moyen ?... très simple, auquel aucun confrère ne pense : habituez vos enfants de chœur à transporter le missel en évitant de mettre les pouces sur les pages (les pouces en bas, sur le bois du pupitre).

J'y suis arrivé partout où je suis passé... Les enfants s'y font très facilement. Voilà.

Dans le cas où le missel est sans pupitre — mettre le missel à plein ouvert sur le bras gauche, — le soutenant de la main droite, toujours par dessous.

R. P. Bessières, S. J. — **Jacques de Baudus (1921-1945).** — In-8 de 214 p. — Paris, Bonne Presse.

Ce ne sont guère que des extraits d'un journal intime. Jacques de Baudus avait en effet le goût, on pourrait dire la passion d'écrire et il notait toutes ses impressions par le détail. Le P. Bessières s'est borné à opérer un tri pour retenir les passages les plus caractéristiques et à ajouter un bref commentaire.

Doué d'une sensibilité très vive, âme de poète et de musicien, Jacques fut conquis de bonne heure par l'idéal scout. Il en fit la règle de sa vie. Servir, se dévouer, être le chevalier du Christ fut son plus ardent désir. Après la libération de Lille, en 1944, il s'engagea dans un bataillon de choc, acceptant, souhaitant même de donner sa vie pour la patrie. Dieu exauça cette noble ambition : Jacques tomba glorieusement lors d'un des derniers combats de la guerre, le 8 avril 1945, à 24 ans. Son ascendant moral sur ses compagnons avait été extraordinaire et ne s'expliquait que par un ensemble de vertus poussées à une haute perfection. Certains de ses élans mystiques s'apparentent à ceux qu'on lit dans la vie des saints. La lecture de ces pages présentera à la jeunesse un modèle bien actuel, capable de lui servir de guide dans les chemins ardus qui s'ouvrent devant elle.

J. Delamare, P. S. S. — **Le R. P. Michel Toutain, missionnaire de la Délivrande (1915-1940).** Préface de S. E. le cardinal Suhard. — In-8 raisin de 132 p., 120 f. — En vente chez les chapelains de la basilique de la Délivrande (Calvados).

« Il était magnifiquement doué pour le ministère sacerdotal. Il avait la souplesse d'esprit qu'il faut et l'ardeur apostolique pour être missionnaire diocésain... l'aisance et la facilité pour être prédicateur, la science pour être professeur ; il eût fait un exégète remarquable. Il avait tout pour être un pionnier de l'apostolat, un défricheur et un audacieux. » C'est ainsi que le biographe caractérise le R. P. Toutain, comme conclusion du livre qu'il lui consacre. Ce jeune prêtre, orné d'aussi belles qualités, tomba au champ d'honneur le 9 juin 1940 sans avoir pu donner sa mesure. Les souvenirs consignés ici consistent principalement dans des écrits personnels, notes de retraite et impressions de voyage, assez nombreuses du fait que le P. Toutain avait passé une partie de sa jeunesse cléricale en Syrie et à Rome et possédait l'art de conter avec grâce.

J. Steltzlen. — **Jean Gay (1924-1944).** — In-12 de 62 p., 65 f. — Paris, Spes.

Courte notice, dont les éléments proviennent pour la plupart des notes intimes de Jean Gay lui-même. L'auteur, un ami du disparu, souligne les deux principaux traits de la vie de celui-ci. Jean Gay fut d'abord un jéciste dans toute la force du terme. Il pouvait écrire : « Ce m'est une joie et un hommage à rendre à la J. E. C. que d'affirmer que si aujourd'hui, à la veille de commencer ma vingt-deuxième année, je suis pur et j'ai compris que la source de la vie était au Christ, c'est à la J. E. C. que je le dois. » Ce qu'il n'ajoute pas, c'est qu'il fut le plus dévoué des militants. Patriote ardent, il offrit sa vie pour la France et son sacrifice fut agréé par Dieu, car il mourut sous les balles allemandes à la veille de la libération de Paris, après avoir été l'un des chefs de la résistance clandestine.

58e ANNEE (6e Série) | No 50 | 2 DECEMBRE 1948

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Guerre mondiale ou *Statu quo ?* — II. La France serait-elle occupée ? — III. L'effort russe pendant la Guerre 1941-1945. — IV. Le cinquantenaire de la mission des Prémontrés au Congo belge. — V. Le cinquantenaire de la mission en Ouroundi. — VI. Fondation d'un monastère de Trappistes en Utah (U.S.A.). — VII. Un mot sur ce qui se passe en Hongrie.

I

Le monde entier a, depuis des semaines, les yeux fixés sur ce palais de Chaillot, que la France, par une fiction juridique transitoire, a cédé à l'O.N.U., pour y tenir ses assises solennelles. « Nous travaillons bien lentement », s'écriait l'autre jour le président M. Spaak, faisant allusion à la marche peu encourageante des discussions entre les puissances. De fait, les deux blocs, dont nous avons parlé si souvent, s'y affrontent en des discours, le plus souvent dénués de la plus élémentaire courtoisie, et on ne connaît pas de point sur lequel ils puissent se mettre d'accord.

Tout le monde se demande à ce propos : que va-t-il arriver ? Est-ce la guerre ? Est-ce la paix ? M. Pierre Frédérix, dont nous avons résumé, dans notre dernière Causerie, les exposés au sujet des accords de Téhéran, de Yalta et de Potsdam, entreprend, dans la *Revue de Paris* d'octobre 1948, de nous donner, en guise de conclusion à son étude, ses pronostics personnels sur ce point décisif. Mais il n'ose poser l'alternative : Guerre ou Paix, et se borne à formuler la suivante : *Guerre mondiale ou statu quo?* — c'est le titre de son article — et cela revient à dire : Guerre chaude ou poursuite de la Guerre froide ? Quant à la paix, il nous faudrait lui dire adieu pour longtemps ! Pourquoi cela ? Parce que nous nous trouvons en face de deux conceptions de la vie, érigées en religions hostiles l'une à l'autre et se disputant l'univers.

« L'Organisation des Nations Unies est le produit de la seconde tentative faite pour imposer à l'humanité le règlement pacifique des différends internationaux. Elle souffre (comme en souffrait, de son vivant, la défunte Société des Nations) d'un vice initial qui tient moins sans doute au manque d'imagination de ses fondateurs qu'aux défiances qui pesèrent sur elle dès le début. »

Pas un instant l'U. R. S. S., que tout le monde accuse de vouloir étendre sa domination sur le monde entier, n'a cessé de dénoncer la même ambition chez son rival, les Etats-Unis. A aucun moment, la Russie, en entrant dans l'O. N. U., n'a songé à faire partie réellement d'un fédéralisme mondial ou d'un gouvernement collectif universel. Le seul point sur lequel les « Cinq Grands » tombèrent d'accord fut d'accorder le droit de *veto* à chacun d'eux, ce qui était une façon de s'assurer l'impunité, puisqu'aucune mesure ne peut être décrétée contre l'un d'eux, sans qu'il puisse y faire légalement opposition par son veto.

Mais la situation n'a cessé de se simplifier, depuis la constitution de l'O.N.U., en ce sens que lec « Cinq » sont devenus les « Deux », autour desquels tous les autres gravitent. Dès lors, la tribune internationale, au lieu d'être un lieu d'arbitrage et de conciliation, est apparue comme une arène où s'affrontent les deux adversaires et où ils ne cessent de ressasser leurs griefs réciproques.

L'Amérique marqua un avantage considérable, le jour où la fameux plan Marshall vit le jour. C'était, pour l'Europe ruinée, une aide magnifique et inespérée. Aussitôt, l'U.R.S.S. prit position contre ce plan, le rejeta pour elle-même et pour tous ses satellites, réduits à jeter de loin des regards d'envie vers l'aubaine désirée. Par la radio, par la presse, le Kominform ne cessa de dénoncer, comme entreprise d'asservissement, ce qui s'offrait comme secours de restauration. De même, la Russie n'a adhéré ni à la Banque internationale, ni au Fonds de Stabilisation, ni à la Charte du commerce international. Le monde communiste et le monde capitaliste sont clos l'un à l'autre, le premier parce qu'il se hérisse et se barricade derrière un rideau de fer, sévèrement gardé par la police et par des chiens terribles dressés à la chasse à l'homme, le second parce que, malgré ses invitations et les facilités qu'il donne pour entrer chez lui, l'U.R.S.S. interdit à tous ceux qui dépendent d'elle de nouer avec lui des pactes durables. Au surplus, la raison profonde de la rareté des échanges entre l'Est et l'Ouest vient davantage encore de la rareté des produits à échanger et des moyens de paiement de l'un à l'autre.

La Russie serait prête à recevoir les marchandises dont elle a besoin, mais à sa guise, à son profit et sans engagement dans l'universalisme commercial des Etats-Unis. Les contacts économiques ne sont pas rompus, mais ils sont entourés de tant de conditions et de précautions que l'U. R. S. S. s'isole de plus en plus du reste de la planète. Avant 1939, on pouvait encore pénétrer en Russie, pourvu que l'on y renonçât à toute curiosité indiscrète, que l'on consentît à n'y voir et à n'y regarder que ce que le permettrait l'*Intourist*, chargé de guider les étrangers dans le pays. Actuellement, la rigueur de cette surveillance s'est beaucoup accrue.

Le cas de l'aviation civile est frappant. L'U.R.S.S. a dans les pays satellites le monopole du trafic aérien.

« L'atmosphère qui enveloppe notre globe est divisée comme la Terre en deux zones : l'une où ne volent que les avions soviétiques (ou contrôlés par les Soviets) et d'où ces avions ne sortent pas, l'autre que sillonne l'aviation américaine. »

C'est que tout étranger est considéré, en U.R.S.S. comme un espion et un saboteur éventuel. C'est pourquoi, la même âpreté que la Russie met à réclamer la suppression de l'arme atomique, elle la met à s'opposer à un contrôle effectif sur ce qui se passe chez elle.

En vain, Henry Wallace a essayé de dire que « les Russes et les Américains ont les uns pour les autres un amour instinctif ». Cette affirmation « pourrait s'appliquer, dit M. Frédérix, aussi justement aux équipes mécaniciennes de deux trains blindés lancés l'un contre l'autre » !

Comme nous le disions tout à l'heure, l'américanisme et le soviétisme sont deux religions irréconciliables. Nous avons dit, à maintes reprises, ici même, que nous n'admettons ni l'une ni l'autre. M. Frédérix estime, lui aussi, qu'elles ont des traits communs :

« Ce qui leur est commun, dit-il, c'est un certain grégarisme, une admiration facile pour la production à la chaîne, une certaine tendance à se satisfaire d'une culture standard, à prendre des statistiques montantes pour l'image du progrès, à considérer d'abord dans l'homme les problèmes économiques. »

En somme, les deux religions ont les yeux fixés vers la terre, vers le bien-être matériel, vers le paradis fait de main d'homme. Mais il y a une grande différence cependant entre les deux, en ce que la religion américaine, par son culte de la liberté et des « droits de l'homme », laisse une porte largement ouverte à l'au-delà et à ce qui nous en vient ou nous y conduit : la religion ; tandis que le soviétisme considère comme l'un de ses buts essentiels de détruire la religion, même s'il est contraint de la tolérer provisoirement, comme un reste de l'esprit rétrograde qu'il se propose de faire disparaître. Cela n'a l'air de rien est c'est immense. La religion n'a besoin que de liberté pour se maintenir et pour se développer. Elle est sûre que l'expérience des pauvres bonheurs humains fera sans cesse voir aux esprits réfléchis que seul le bonheur promis par le Christ, au ciel, a une réalité véritable parce que durable. Et, pourvu qu'on lui laisse le ciel, la religion ne s'oppose aucunement à l'aménagement de la terre.

Pour le soviétisme, il n'y a pas de « droits de l'homme » en dehors du matérialisme dialectique, il n'y a pas de Dieu, pas d'âme, pas de ciel ni d'enfer, mais seulement le plan imposé au monde communiste par l'homme qui y commande en maître.

Même si elle a chassé Dieu de ses institutions officielles, comme c'est le cas en notre France « laïque », la démocratie occidentale croit qu'il existe des valeurs humaines permanentes dont le respect s'impose à tous les régimes. La « démocratie orientale » — car elle prend aussi le nom de démocratie ! — le nie et subordonne le salut individuel au salut social. Mais ce salut social lui-même, l'Est le conçoit et le poursuit à sa manière, qui est le « despotisme asiatique ».

Comme le dit Gaston Riou, dans *Hommes et Mondes* d'octobre 1948,

« par la plus étonnante des équivoques, il ... est reconnu comme le champion de la démocratie, lui, l'autocrate par excellence ! Il vise au monopole du socialisme, lui dont la moitié de la main d'œuvre est aux travaux forcés, lui, le grand patron sans entrailles, et qui tue, et qui se cache derrière un rideau de fer, pour qu'on ne voie pas, sur toute la terre, que ses actes démentent ses paroles ! »

Dans la religion américaine, on maintient la supériorité de la morale sur la politique : « le risque est le pharisaïsme. Dans la religion soviétique, l'idolâtrie du dictateur est systématiquement organisée et tout scrupule subordonné aux intérêts du Parti : le risque et le cynisme. »

Mais les deux religions sont également œcuméniques, en ce sens que l'Amérique croit que ses principes doivent être reconnus comme les meilleurs dans tout l'univers, tandis que la Russie tend à imposer son dogme matérialiste au monde entier et espère bien y arriver.

Cela étant, venons-en à la question posée : la guerre est-elle fatale ou peut-on croire à une stabilisation des positions entre les deux adversaires, qui en resteraient indéfiniment à la « guerre froide », puisque la paix réelle est inconcevable entre eux ?

Gaston Riou, dans *Hommes et Mondes* déjà cité plus haut, expose ainsi la situation actuelle :

« Rien de nouveau. Tout stagne ! Ou plutôt, ce n'est encore que petites marées : un petit flux, un petit reflux... Les positions sont prises pour longtemps, aussi tranchées que la terre et l'eau. L'Est et l'Ouest, vous en parlerez votre vie durant. A moins que d'ici là ne vienne la grande mêlée unificatrice. Car le monde sera *un*. »

Pour le moment, dit-il encore, c'est l'Est qui a la part la plus belle. Il « grignote » l'ouest, comme Joffre grignotait les Allemands, en 1916. Il s'est adjugé déjà la moitié de l'Europe, en sourdine ; par ses cinquièmes colonnes, il est en train de saper l'autre moitié et l'Amérique elle-même. Dans le jeu magistral de Staline, on ne voit qu'une « faille » : « il fait peur ». Cette peur, dénoncée par M. Spaak, au palais de Chaillot, est le « commencement de la sagesse » pour l'Occident.

« Ce fut la faute de Robespierre, de Napoléon, d'Hitler. C'est la peur qui cimente les coalitions. Dans cette bataille de forme si nouvelle et sans merci, de l'Est contre l'Ouest, l'Ouest doit se redire sans cesse : Hitler battu, le second objectif de Staline, c'est l'anéantissement total, politique et économique de l'Ouest. Il n'y a donc pour l'Ouest qu'un devoir : être fort, devenir fort. L'un des éléments essentiels de sa force ce sera la fédération européenne. »

M. P. Frédérix rejoint, dans ses conclusions, exactement celles de M. Riou. Il fait une grande différence entre la position d'Hitler et celle de Staline. C'est pourquoi il croit à la continuation de la « guerre froide » et non à l'éclatement de la « guerre chaude ».

Son parallèle entre l'hitlérisme et le stalinisme est fort intéressant et semble juste :

1° les fascismes glorifiaient délibérément la guerre, le stalinisme s'est brillamment et héroïquement *défendu*, mais il n'a jamais parlé de « guerre fraîche et joyeuse ». Lénine était un pacifiste enragé. Staline a de même sans cesse à la bouche le mot de paix.

2° En fait, la Russie a subi la guerre, mais ne l'a que très rarement déclanchée elle-même. Elle a participé à l'écrasement de la Pologne, en 1939, mais sans danger de sa part. Elle a bien attaqué la petite Finlande, mais ce n'est pas là une aventure dont elle aime à se vanter. En 1941, ce fut Hitler qui déclara la guerre. Même contre le Japon, Staline n'a consenti à entrer en ligne que lorsque la partie était gagnée et qu'il s'agissait de participer aux bénéfices. Les deux cas de la Pologne et du Japon sont typiques : la Russie aime la guerre... pour les autres et chez les autres, tout en se réservant, pour elle, la neutralité le plus longtemps possible, puis les « marrons tirés du feu » par les autres.

3° La psychologie hitlérienne, mussolinienne et japonaise était celle de l'envie : « Vous êtes riche, moi, je suis pauvre, je veux mon « espace vital », etc. » La Russie au contraire a de « l'espace vital » à revendre, elle couvre le sixième du globe, elle possède des richesses naturelles immenses. Ce qu'elle veut, c'est l'extension de son *Credo* matérialiste d'abord, et tout le reste lui viendra par surcroît : matières premières, esclaves, etc.

4° L'État soviétique ne cesse de répéter que la guerre lui sera imposée du camp adverse et il semble qu'il a fini par le croire, ou du moins par le faire croire chez lui, ce qui justifie le maintien sous les armes de millions d'hommes et la préparation incessante d'une guerre « défensive ».

Le 1er mai 1948, dans un numéro spécial publié à l'occasion des parades militaires sur la Place-Rouge, l'organe du Kominform disait aux communistes de tout pays :

> « Ne vous reposez pas sur vos lauriers ; l'ennemi n'est en aucune façon vaincu, il attaquera et contre-attaquera encore et toujours. »

C'est donc perpétuellement, dans le camp communiste, la « veillée des armes ». On n'y dit pas : « Veillez et priez », mais : « Veillez et soyez prêts ! »

5° Dans la conception léniniste et stalinienne, la guerre est un produit fatal du capitalisme. Le capitalisme doit se détruire de lui-même et par lui-même. Une crise capitaliste est inévitable d'ici à quelques années. Ce sera alors le grand jour pour le communisme : il n'aura qu'à moissonner sur le champ de la misère universelle !

6° Il est vrai que si une guerre éclate, par suite de la crise du capitalisme attendue, il est probable que la Russie, bon gré mal gré, sera jetée dans le bain, car la guerre se fera contre elle, et il lui sera impossible de rester neutre, mais justement, elle se croit « imbattable », dans une guerre défensive, et si elle n'est pas battue, la victoire finale sera pour elle, en raison de l'immense déception qui se fera jour dans le camp capitaliste. La Russie, épuisée par la dernière guerre, a besoin d'une dizaine d'années au moins de repos, pour se refaire, et pour être prête à recevoir l'assaut de l'ennemi.

7° Hitler se croyait l'homme prédestiné, l'homme irremplaçable, le champion de la cause germanique, marqué par la fatalité. Donc, il lui fallait une guerre *de son vivant*, nul autre n'étant, selon lui, apte à faire la tâche pour laquelle il était arrivé au faîte du pouvoir. Staline n'a pas besoin de se presser. Le temps n'existe pas pour les Russes en général. Le Parti lui survivra, pense Staline. Dès l'instant que le capitalisme est condamné par l'histoire et qu'il *doit périr*, il n'y a qu'à attendre. On peut donc croire que Jdanov était sincère, quand il disait, dans son rapport au Kominform :

> « La politique extérieure soviétique a pour point de départ le fait de la coexistence, *pour une longue période*, des deux systèmes, le capitalisme et le socialisme. »

Mais direz-vous, si la guerre ne vient pas de la Russie, elle pourrait venir de l'Amérique ? Cela paraît bien invraisemblable. L'opinion publique, la presse, l'administration, le Congrès, et surtout le sens et le goût des affaires, s'opposent quasi invinciblement à une « guerre préventive », contre la Russie. Et celle-ci le sait bien, car c'est ce qui explique son attitude insolente et agressive en paroles. Quoi qu'il en soit, les Etats-Unis désormais sont fixés dans cette conviction que toute avance nouvelle de la Russie, en Europe, ou dans le reste du monde, est une menace pour leur propre sécurité. Nous allons donc assister, selon toute vraisemblance, à la continuation de la « guerre froide », avec des incidents continuels de frontières, des avances et des reculs du communisme, surtout en pays démocratique et dans la suite ordinaire des combats électoraux, à des reproches mutuels, à des récriminations réciproques, mais sans que la guerre proprement dite éclate.

Conclusion de Gaston Riou, sur le même problème :

> « Un dernier mot. Il y a mutation partout, sauf à l'Est. C'est sérieux, cela ! Face à Staline, César immuable, ne pensez-vous pas que volètent trop d'éphémères de notre côté ? Il faudra un minimum de stabilité aux démocraties, pour contenir le pouvoir le plus stable et le plus absolu qu'ait connu le monde... Des châteaux de sable ne vous protègeraient guère des grandes marées d'équinoxe qui montent ! »

II

Dans le même numéro d'*Hommes et Mondes* auquel nous empruntons les lignes qu'on vient de lire, M. J. Rouvier se demande ce qui arriverait, si, tout de même, la guerre, la vraie, éclatait demain : et il intitule son article : « *La France serait-elle occupée ?* »

Un premier point paraît certain : la France ne pourrait pas rester neutre. La guerre serait gigantesque, universelle. La France fait partie intégrante de l'Occident. Pourrait-elle échapper à l'occupation par l'Est déchaîné ?

Dès maintenant, les deux camps sont tranchés :

> « D'une part, une Eurasie continentale s'étendant de l'Océan Pacifique à l'Elbe, la Haute et Basse Autriche, Trieste ; d'autre part, une Amérique soudée à l'Empire britannique et à ses Dominions, avec des systèmes de bases et de commandement amalgamés, flanqués de l'Europe occidentale, de la Turquie et de la Grèce. En somme, un bloc continental d'un tenant, à cheval sur deux continents, et une nébuleuse avec un noyau solide, baignée par deux océans, l'Atlantique et le Pacifique. Celle-ci au contact de celui-là partout, en Europe et en Asie, avec un réseau de bases navales et aériennes réparties sur toute la surface du globe. »

Il est une règle de l'histoire que l'industrialisme, loin de la détruire, a confirmée, c'est que pour vaincre un adversaire, il faut envahir cet adversaire, s'emparer d'un territoire vital pour lui et

de sa capitale. L'espoir de se défendre victorieusement disparaît chez l'envahi et l'oblige à capituler.

Cela signifie qu'on ne peut pas espérer vaincre, même à l'époque atomique, par la destruction d'un ou de plusieurs centres de l'adversaire, mais seulement par l'occupation, ce qui exige un effort combiné des armées de terre, de mer et d'air. On a calculé qu'il faut 50 tonnes de matériel pour un seul soldat, dans les bases, donc 100 millions de tonnes pour une armée de 2 millions d'hommes en 65 divisions. Mais pour que ces 100 millions de tonnes puissent être transportées, débarquées et mises en place, il faut supposer la mise hors de combat des forces de l'ennemi, sur mer, dans les airs et sur terre.

Première conclusion :

« Il semble que les Russes, pendant une période de plusieurs années, ne pourraient tenter un débarquement aux Etats-Unis, avec des forces susceptibles de prendre pied et de s'y maintenir en tout état de cause. »

L'Amérique est donc pratiquement invulnérable pour les Russes, qui ne peuvent espérer s'en rendre les maîtres.

Etant donné toutefois que l'Amérique sera son adversaire principal, comment la Russie pourra-t-elle l'atteindre et la frapper, même si elle ne peut la vaincre ? L'occupation de l'Europe est-elle fatale ?

Elle le serait, si elle était, contre l'Amérique, le théâtre d'action principal. Or, il semble qu'elle ne doive être qu'un théâtre secondaire. Les théâtres principaux seraient l'Asie, le Grand Nord.

L'Afrique elle-même aurait plus d'importance stratégique que l'Europe, parce qu'elle est le cœur de la force britannique. La Russie ne pourra atteindre l'Amérique autrement que par son feu. Normalement, il lui suffirait d'occuper les terres au nord du 50 ou 55° degré parallèle. Précisons que le 55° passe en Angleterre par Newcastle et englobe le Danemark et la presqu'île scandinave, mais ne touche pas à la France, tandis que le 50° passe un peu au nord d'Amiens, mordant sur le nord de la France, et englobant toutes les îles britanniques, bastion que la Russie aurait intérêt à neutraliser.

Mais il faudrait environ 1000 divisions pour occuper — simplement occuper — cet immense pourtour ! Cela serait infiniment onéreux et ne servirait pas à frapper l'Amérique.

« Il est essentiel de comprendre que l'Asie jouera un rôle prépondérant, à cause de la géographie et de la mentalité des dirigeants russes. Dès 1937, Staline se proclamait grand Asiate. Aujourd'hui, le maréchal mise à plein sur la Russie d'Asie, pour ses possibilités militaires et économiques dans l'avenir immédiat. Il est persuadé que la force russe se trouve dans le potentiel humain et les ressources asiatiques, alors que sa faiblesse résiste dans les Russes d'Europe... *Il explique dans l'intimité que le Russe d'Asie est le prototype du soldat parfait : un tueur, fataliste, indifférent à la douleur et à la mort, inattaquable par les attaches sentimentales, méprisant les formes de vie et de pensée européennes.* »

Que nos lecteurs méditent ces dernières lignes, que nous avons soulignées en raison de leur nouveauté et de leur importance pour nous ! Il nous semble que l'Europe est le pays par excellence des génies de la guerre. Pour les généraux, peut-être. Pour les soldats, Staline ne le croit pas. Le soldat, pour lui, doit être une brute obéissante et sans entrailles ! Nous en avons connu, durant la guerre, au service des Allemands ! Que feraient-ils au service de leur chef naturel : Staline ? Si une guerre éclatait, elle n'aurait donc plus rien d'humain et toutes les limitations ou atténuations que l'esprit chrétien avait réussi — péniblement — à y introduire, depuis l'époque païenne, disparaîtraient sans retour !

Gardons-nous toutefois de majorer le péril. Tout ne va pas pour le mieux dans l'intérieur du système russe. Ce qui le prouve, c'est le nombre croissant des détenus des camps de concentration, résultant d'une opposition désespérée au régime : le nombre de ces détenus a passé, dit-on, de 17 millions, en été 1947, à 19 millions actuellement ! Quelle Ligue antiesclavagiste viendra en aide à ces infortunés ? On compte parmi eux un million provenant des territoires annexés par la Russie ou soumis par elle, en Roumanie, Subcarpathie, Hongrie. Il y aurait aussi de 6 à 700.000 exclus du parti, en Russie. Les autres sont les anciens détenus, considérés comme ennemis du régime dont ils sont mécontents pour les raisons suivantes :

1° pouvoir d'achat encore réduit chez les travailleurs, en raison de la dépréciation du rouble ; 2° mise au pas des artistes et intellectuels, qui ont montré des velléités d'indépendance pour penser à leur guise ; 3° corruption et marché noir, dans l'industrie et l'agriculture ; 4° mauvaise tenue des transports ferroviaires, notamment dans la région de Moscou, Léningrad et l'Oural, et qu'il a fallu sanctionner.

Il est cependant incontestable que le plan quinquennal, terminé en principe en 1950, est en train d'atteindre tous ses objectifs, au point de vue agricole et minier. Pour augmenter la production industrielle, on admet qu'il faudrait une augmentation annuelle de 2.400.000 ouvriers, alors que pour les buts actuellement poursuivis, 1.200.000 suffiraient. Mais le ministre de l'agriculture a fait admettre que, durant trois ans, le nombre des ouvriers agricoles ne serait pas touché. Pour combler les vides, dans l'industrie, on a dû supprimer provisoirement les industries non essentielles, et on envisage le transfert de 11 millions d'ouvriers pris dans les pays satellites. Il y aurait donc, pour ces malheureux pays, un S. T. O., comme les Allemands l'avaient organisé, durant la dernière guerre.

C'est du reste ce qui explique l'accroissement des détenus des camps ! Par contre-coup les effectifs de la police d'Etat ont passé de 500 à 550.000 hommes, par l'incorporation des meilleurs éléments des Jeunesses communistes ou Komsomols.

A signaler, comme fruit de ce sourd mécontentement, la recrudescence de l'antisémitisme et des persécutions religieuses. Cette situation est assez dangereuse pour la paix : on sait que lorsque les difficultés intérieures deviennent graves, les dirigeants ont tendance à rallier leur monde, par le péril extérieur. Une orchestration bien comprise de la menace américaine, pourrait avoir pour conséquence, en Russie, une « galvanisation » du patriotisme russe conduisant tout droit à la guerre. C'est peut-être là que gît actuellement le danger le plus grave.

Dans le domaine militaire, le Kremlin maintient sous les drapeaux actuellement 4 millions d'hommes, bien équipés, répartis entre armées de terre,

de mer et de l'air. La propagande ne cesse de préparer la population civile à soutenir une forte armée, par tous les moyens. On compte six régions militaires, alimentées par leurs ressources propres :

1° armée du nord, maréchal Vorochilov, centre à Léningrad, axe d'action : pays scandinaves.

2° armée d'Europe centrale, maréchal Rokossovsky, centre à Minsk, appuyant les forces d'occupation d'Allemagne et d'Autriche, axe d'action . l'Occident.

3° armée d'Ukraine - Balkans, maréchal Zhukov, centre à Odessa, direction : les Balkans et les Détroits.

4° armée du Caucase, maréchal arménien Bagramian, quartier général à Tiflis, axe : protection des pétroles russes et action sur la Turquie.

5° armée d'Extrême-Orient, maréchal Malinovsky, centre à Chita (Sibérie orientale).

L'auteur de l'article ne parle que de ces cinq armées. Il est à croire que la sixième est en réserve, à l'intérieur, avec Moscou comme centre, à moins qu'elle ne soit échelonnée face au Grand Nord.

L'ensemble des forces terrestres compte 212 divisions à 10.250 hommes. Il y faut ajouter 16 divisions de police analogues aux fameuses Waffen S.S. des Allemands, et, dit-on, 14 divisions allemandes du maréchal Paulus. Dans le total, on comprend 34 divisions blindées dont 21 de premier ordre. Seize nouvelles sont en voie de formation, car les usines russes sortent 3.500 chars par an. La production annuelle des pièces d'artillerie est de 110.000. Chaque armée de terre est doublée d'une armée de l'air. Il existe en outre une septième armée de l'air, composée de 600 bombardiers à longue distance, copiés sur les B-29 américains. Les Russes possèdent une aviation de chasse très puissante, y compris des avions à réaction. De ces derniers, ils vont sortir 2.900 cette année de cinq types différents. Le total de la production aéronautique a été de 7.500 en 1947 et doit atteindre 9.000 en 1948, avec l'aide des techniciens allemands. Le total des appareils soviétiques est de l'ordre de 16.500, avec un effectif de 600.000 hommes et 100.000 parachutistes.

L'armée de mer comprend en outre 450 à 550.000 marins. Fin novembre 1948, les Russes, avec le concours de techniciens allemands, auront 108 sous-marins du type 21. La flotte de surface ne compte guère que des unités d'avant-guerre. Mais il y aurait, depuis le 1er mars 1948, des unités de sous-marins XXVI, un type qui, chez les Allemands, n'existaient, à la fin de la guerre, qu'en projet.

« A toutes ces forces, il faut ajouter les cinquièmes colonnes des différents pays, dont une partie possède un armement adéquat et dénommées *septième armée*. Elles sont commandées par le lieutenant-général Fédor Artémovitch Kovpak, ayant comme adjoint, pour les Balkans, le général yougoslave Kosta Nagy. »

Cela dit, revenons à notre problème : la France serait-elle occupée ?

Les théâtres d'opérations, on l'a vu, seraient le Grand Nord, la Méditerranée, l'Afrique du nord et surtout l'Asie. On a maintes fois démontré que les voies les plus courtes entre les grandes capitales : New-York, Paris, Londres, Moscou, Pékin, Tokio, passent par le pôle ou du moins par le cercle arctique. Ainsi New-York - Paris représente 7.500 km par les Açores, voie normale, et seulement 5.850 par Terre-Neuve et l'Islande. De même New-York-Moscou, par l'Europe du nord, cela fait 8.700 km, et seulement 7.600 par le pôle.

Les clefs du contrôle aérien vont se trouver réparties en treize points : Natal, Dakar, Bagdad, Calcutta, Port - Darwin, Formose, Sakhaline, Fairbanks (Alaska), Porto-Rico, Terre - Neuve, Irlande du nord, Spitzberg. Dans un conflit mondial, les bases vitales par excellence seraient Fairbanks et le Spitzberg, donc des terres glacées et longtemps considérées comme presque inaccessibles !

On construit les avions les plus modernes en conséquence : avec un rayon d'action de 16.000 km. Tels sont les types américains et anglais : Super-Forteresse, Consolidated XB-56.

« Les progrès de la technique au point de vue des alliages, des matières plastiques remplaçant les pneumatiques, des carburants constitués par des mélanges d'essences légères et d'éther, de l'organisation de l'infrastructure terrestre, des vols stratosphériques, permettent de réaliser les liaisons par le Grand Nord. »

Russes et Américains ont organisé leurs fronts arctiques, la Russie sur 6.500 km du cercle polaire, avec des régions économiquement riches (presqu'île de Kola, bassin de la Petchora, Nord sibérien), et environ un million d'habitants. Le plan quinquennal prévoit l'achèvement de grands travaux, voies ferrées et routes terrestres, pour étayer les bases.

Les Américains ont travaillé en accord avec le Canada, pour aménager leur Grand Nord, par les îles Aléoutiennes, l'Alaska, les Barrengrounds et l'archipel canadien. L'Alaska surtout, point le plus vulnérable, pour une invasion russe, — 90 km seulement jusqu'aux avant-postes sibériens ! — est formidablement défendu, avec de nombreux aérodromes et des bases. Le Grand Nord américain est divisé en trois secteurs : 1° Nord-Pacifique, avec Fairbanks comme centre ; 2° le Sud-Est Alaska-sud-Yukon, centre Whitehorse ; 3° le Nord-Ouest canadien, avec le Labrador, la Terre de Baffin et le Groenland, centre : baie d'Hudson. Tous ces centres sont équipés de radio-guidages de radars, et possèdent même quelques aérodromes souterrains.

Les terres les plus dangereuses, pour les uns comme pour les autres, sont les terres scandinaves : Groenland, que les Américains, en principe, doivent évacuer cette année ; Islande, indépendante ; Spitzberg, appartenant à la Norvège. Les deux adversaires chercheraient sûrement à s'en rendre maîtres, par voie diplomatique ou... autrement. C'est par le Grand Nord que pourraient s'effectuer « les bombardements préparatoires à la destruction du potentiel industriel ennemi ».

En second lieu : la Méditerranée. En effet, la Russie est vulnérable par ses pétroles de Bakou et Batoum, et les Anglo - Saxons par les leurs du Moyen-Orient. C'est ce qui donne tant d'importance, au point de vue stratégique, à des bastions tels que l'Espagne, la Grèce, la Turquie, et secondairement, Gibraltar, Chypre, Malte, l'Afrique du nord. Le tout se relie à l'Iran, au Kenya, au Nigeria, Madagascar, les Indes, l'Australie, qui est violemment anti - communiste, la Malaisie, Singapour, les Philippines et le Japon.

Tout cela explique fort bien l'intérêt que les Russes portent à la Palestine et aux événements

qui s'y déroulent, aux colonies italiennes, à l'Ethiopie, à l'Amérique centrale et du sud. Mais c'est en Asie, en Chine avec les armées communistes, au Viet-Nam, en Malaisie et en Corée, que se portent les principaux efforts de Staline.

Etant donnée cette situation, il est sûr qu'un conflit russo-américain serait de très longue durée. L'arme atomique serait beaucoup plus dangereuse pour les Américains que pour les Russes, si ces derniers arrivent à la posséder, car les centres de production américains sont beaucoup plus rapprochés et plus denses de population, que les centres russes.

Il faut tenir compte de la puissance énorme de l'aviation de chasse russe, qui ne rendrait pas aisée la tâche américaine de bombardement, à moins d'arriver à employer des escadres d'avions supersoniques ou des projectiles transocéaniques guidés par radio ou autoguidés par radar.

Conclusion : les Russes n'ont rien qui les oblige à occuper la France, car elle se trouve en dehors des théâtres stratégiques essentiels. Ils ont intérêt à réduire le plus possible leurs zones d'occupation, pour ménager leurs effectifs. Cependant, il y aurait grande tentation pour eux de se servir de notre industrie lourde et de l'intégrer, grâce à la cinquième colonne communiste française, dans leur propre industrie. La seule difficulté, et elle serait, espérons-le, assez grave, serait la « mise au pas » du reste de la population française — non-communiste, — car cela exigerait des effectifs considérables pour l'occupation. Il est probable que ce serait la septième armée russe, — celle qui est formée des communistes hors de Russie, — qui en serait chargée, car elle trouverait chez nous des complicités certaines et, du reste, parfaitement lamentables!

Par contre, si l'organisation militaire de l'Europe occidentale, dont on parle tant et dont l'Etat-Major vient d'être désigné publiquement, prenait forme sérieuse et pouvait mettre sur pied 150 divisions environ, Anglais compris, alors les Russes auraient besoin de forte réflexion avant de se lancer dans la guerre.

« Il est bien évident, écrit M. J. Rouvier, en concluant, que l'opération d'occupation de la France par les forces russes devant livrer bataille s'avérerait comme trop coûteuse pour les résultats à en attendre. »

Notre chance d'éviter l'occupation est donc l'organisation militaire de l'Occident européen. Espérons qu'elle se fera à temps!

III

Décidément, il faut bien croire que la hantise de la guerre est l'un des traits dominants du temps où nous vivons — et cela à trois ans seulement d'une guerre effroyable! Il est à peu près impossible d'ouvrir une de nos grandes revues, sans y trouver quelque article important sur ce thème. Dans la *Revue... des deux mondes* du 1er octobre 1948, c'est le général Niessel, un spécialiste des plus notables et des mieux avertis, qui traite pour nous cette question : *L'effort russe pendant la Guerre* (1941-1945). En apparence, il s'agit là d'une vue rétrospective, d'un récit d'histoire. Mais visiblement, ce récit d'histoire tend à nous faire comprendre la valeur redoutable de l'armée qui triompha d'un Hitler. Il fait rapidement l'historique de l'armée rouge, depuis 1918, de l'importance que lui a donnée le parti communiste, dès le principe, de l'épuration qui fut exercée dans cette armée pour en éliminer les éléments ou douteux ou vieillis de l'époque tsariste, du rajeunissement des cadres qui en fut la conséquence, de l'intensité du *sentiment patriotique soviétique* qui fut dès lors cultivé, en relation étroite avec la « mystique communiste », dont il s'agissait, par l'armée d'assurer le triomphe dans le monde.

Le général Niessel rappelle que, toutefois, la tactique d'un Staline consistait à attendre l'effondrement du capitalisme par les guerres intestines entre pays capitalistes. C'est ce que nous avons déjà noté, avec M. P. Frédérix. La responsabilité de la guerre entre la Russie et l'Allemagne retombe de toute évidence sur Hitler seul. La Russie avait au contraire tout fait pour éviter cette éventualité, bien qu'elle fût inscrite dans *Mein Kampf* ou à cause de cela même. La Russie avait mis sa main dans celle de l'Allemagne. Il y avait eu « collaboration » au sens fort du terme, entre nazis et communistes, pour dépouiller la Pologne, collaboration ensuite par un large ravitaillement accordé à l'Allemagne, par la Russie. Tout cela, conséquence d'un pacte de non-agression conclu, dans des circonstances inoubliables, entre Staline et Hitler, le 21 août 1939. Entre parenthèses, quand on charge des jurés communistes de juger et de frapper des « collaborateurs », se souvient-on assez du pacte Staline-Hitler ? Quoi qu'il en soit, le général Niessel est fondé à écrire :

« L'entrée en guerre du Reich contre l'U.R.S.S. le 21 juin 1941, fut une complète surprise pour le gouvernement soviétique. »

Dans ces conditions, il est encore bien plus remarquable que la Russie ait fini par triompher d'un adversaire aussi redoutable et qui avait l'initiative des opérations et le bénéfice immense de la « surprise ». Et pourtant la Russie a vaincu. Pourquoi ? Il est trop facile de dire : c'est à cause du matériel américain. Sans doute, ce matériel apporta un appoint décisif, mais il fallait l'utiliser, il fallait combattre, il fallait arrêter l'invasion et, l'ayant stoppée, obliger l'adversaire à battre en retraite, à travers des milliers de kilomètres de territoires, en une poussée irrésistible.

Pour faire comprendre ce qui s'est passé, le général Niessel énumère les « erreurs commises par les Allemands ».

1° « La première et la plus considérable a été l'appréciation erronée de Hitler et de ses conseillers militaires au sujet de leurs chances de succès contre l'U.R.S.S. »

Hitler était grisé. Il avait dépecé la Pologne, vaincu la France, occupé la Norvège, envahi la Libye. Il croyait toujours à la « guerre-éclair ».

Sans doute, il mesurait l'immensité de l'espace à parcourir et savait que l'espace et le temps sont cousins-germains, même en temps de motorisation intense. Mais il calculait qu'au lieu de vaincre en quatre ou cinq semaines, il lui suffirait de quatre ou cinq mois pour venir à bout de la Russie.

2° Même erreur sur la valeur comparative des deux armées. Celle de Hitler était plus entraînée, mieux fournie en matériel de guerre, mais le ravitaillement anglo-américain combla cette dernière différence assez rapidement et finit par l'inverser.

3° **Hitler avait compté mettre la main sur les** régions industrielles d'Ukraine et du Donetz. Mais le gouvernement russe réussit à évacuer une grande partie de ses usines et à les mettre hors d'atteinte en Sibérie.

4° Les premiers chocs coûtèrent très cher aux Allemands, il leur fallut faire appel à leurs alliés et faire entrer en ligne des éléments inférieurs. Les Soviets au contraire prouvèrent qu'ils disposaient d'un réservoir d'hommes pratiquement inépuisable.

5° Les Allemands attaquaient sur un front immense : au centre, en direction de Moscou, à gauche, en direction de Léningrad, à droite, vers Kiev, le Donetz et le Caucase. Leur front atteignit jusqu'à 2.300 km, sans compter le front de Finlande, en direction de Mourmansk. La profondeur de la pénétration posa des problèmes presque insolubles : ravitailler en vivres et munitions près de 4 millions d'hommes, 300.000 chevaux, 10.000 chars, 400.000 véhicules automobiles. Il fallait donc transporter chaque jour environ 20.000 tonnes de vivres, 10.000 tonnes de munitions et 10.000 tonnes de matériel divers, sans parler de 40.000 tonnes de carburants et matières grasses, au total un minimum de 80.000 tonnes à fournir aux armées, avec un réseau ferré, qu'il avait fallu adapter sommairement à l'écartement allemand, et un réseau routier presque inexistant. Ajoutez à cela l'évacuation des malades et des blessés.

6° Le haut commandement allemand n'avait pas prévu le retentissement possible des autres fronts sur celui de Russie. La défaite de Rommel à El-Alamein, en 1942, nécessita l'envoi en Afrique d'escadrilles d'avions, ce qui eut pour résultat de donner aux Russes la supériorité en avions, surtout lorsque les bombardements anglo-américains vinrent encore obliger les Allemands à faire face avec une notable partie de l'aviation employée jusque-là contre les Russes. Le Allemands furent victimes de leurs conquêtes : ils avaient vu trop grand, embrassé trop de territoires, et ne pouvaient plus être présents en force, partout à la fois.

7° Hitler a souvent accusé l'*hiver russe* d'être la cause principale de ses déboires. Il est certain qu'en 1941, l'hiver russe fut particulièrement précoce et rude, que les Allemands y résistèrent mal, qu'il y eut chez eux des souffrances atroces et des pertes sensibles, par le froid. Mais cela même aurait pu et dû être prévu.

8° Hitler était si infatué de lui-même, si confiant dans son prestige, dans sa propre infaillibilité, dans sa « mission historique », ou, comme on aurait dit autrefois, « dans son étoile », qu'il n'acceptait aucun conseil, ne consentait à aucun recul, si ce n'est forcé et contraint, en sorte que ce fameux système « élastique », dont on nous parlait tant à la radio de la propagande, n'était qu'un mensonge destiné à tromper l'opinion. En fait, Hitler avait adopté le système des « hérissons », c'est-à-dire qu'il laissait ses corps encerclés, sur place, en se réservant de les ravitailler par avion, ce qui lui réussit quelques fois, mais finalement amena des catastrophes, comme celle de Stalingrad, alors que la supériorité de l'air était passée aux Russes.

Et maintenant, que se passa-t-il du côté soviétique ? Tout n'y fut pas parfait, certes. La surprise du début amena la désorganisation des transports, du flottement dans les usines. Il y eut des défaillances individuelles ou collectives, dans les premières batailles.

Mais des sanctions impitoyables frappèrent les chefs insuffisants. Une police d'armée vigoureuse surveilla les arrières. La discipline resta repectée. Le pays entier fut galvanisé par une propagande incessante. L'horreur du Slave pour l'Allemand fut un facteur décisif. On n'hésita pas à invoquer les vieilles gloires de l'armée russe et le sentiment chrétien lui-même, en laissant de côté provisoirement les théories des sans-Dieu. Toute la nation fut en armes. Les Russes avaient su préserver à temps leur jeunesse, qui fut enrôlée, dressée, jetée dans la lute avec un mépris de la mort prodigieux et une acceptation de tous les sacrifices pour sauver la patrie. Staline amena finalement de Sibérie et d'Extrême-Orient des troupes d'une solidité incroyable. L'effort industriel fut intensifié, dans l'Oural et en Sibérie. Les ouvriers travaillèrent un nombre d'heures très élevé. Leur rendement fut porté au maximum par un emploi de l'appel au patriotisme et de la répresion policière. La guérilla, meurtrière pour les Allemands, fut organisée sur leurs arrières, dans les forêts des régions envahies.

Les Allemands avaient commis la faute de compter beaucoup sur leur motorisation et pas assez sur la cavalerie. Mais en Russie, ce que Napoléon appelait le « cinquième élément » : la boue, ou à d'autres moments la neige et la glace paralysaient les transports, ce qui assurait à la cavalerie russe un avantage immense.

Mais ce que le général Niessel relève avec raison et ce qui va peut-être étonner certains lecteurs :

> « La cause capitale des victoires soviétiques a été l'énorme effort intellectuel exigé pendant la guerre de tous les exécutants. »

Voilà ce qu'il importe de souligner plus que tout le reste. Les Allemands se croyaient et se proclamaient supérieurs infiniment, au point de vue de la doctrine de guerre, de l'intelligence de la guerre, de l'adaptation rapide aux conditions changeantes de la technique de guerre, et ils sous-estimaient sous ce rapport leurs adversaires, en les regardant comme des primitifs à demi illettrés !

En réalité, dès le principe, l'état-major russe consacra un personnel de choix à l'examen de tous les rapports relatifs aux opérations. Il en résulta de nombreuses études, destinées à saisir et à répandre « les enseignements de la guerre ». Certains de ces enseignements ne furent diffusés que dans les hautes sphères du commandement,

> « sous forme de volumes, groupant, avec l'exposé des opérations accompagné des croquis nécessaires, celui des erreurs commises et des fautes à éviter, et les critiques motivées par elles, les procédés à employer. »

Les critiques n'épargnaient personne, si haut placé qu'il fût. D'autres études, moins secrètes, comportant des statistiques, des aperçus géographiques ou techniques, furent aussi réunies en volumes et répandues dans la troupe, pour y atteindre tous ceux qui avaient une certaine culture. C'était le Service historique de l'Etat-Major général qui assumait le soin de la mise au point et de la publication de ces travaux. Derrière ce service, on sentait Staline, ce qui assurait l'obéissance de tous. Grâce à ces direc-

tives, des règles d'emploi massif des chars, des avions, de l'artillerie, des combinaisons diverses entre les armes, des procédés précis concernant les liaisons, le ravitaillement, les services de l'arrière, furent constamment formulés et en progrès perpétuel.

« A partir de la fin de 1942, la conception d'opérations combinées de plusieurs groupes d'armées, sur des fronts de centaines de kilomètres et visant à obtenir des résultats sur de grandes profondeurs, devint pratique courante. La préparation de l'exécution tactique de ces conceptions fut de plus en plus soignée et précise, précieux gage de succès. En même temps, le commandement acquérait le sentiment du maximum d'efforts pratiquement réalisables par les exécutants et n'hésitait pas à les exiger, même au prix de pertes et de fatigues considérables. »

Ainsi la leçon de la terrible surprise de 1941, n'a pas été perdue pour les Russes. Ils veulent avoir constamment une armée prête à agir à tout moment et ils travaillent en ce sens. L'instruction des forces militaires est extrêmement poussée, les études militaires portées au maximum, la pédagogie soviétique calquée avec réalisme sur l'expérience des faits, et d'autre part toute farcie d'exemples d'héroïsme tirés de la dernière guerre et portant au plus haut degré l'esprit de sacrifice.

« L'effort intellectuel, fondé sur l'autocritique, et que recommande la pédagogie militaire soviétique, se continue et se combine avec la volonté de puissance qui anime les chefs du gouvernement. »

Retenons en terminant ces paroles du général Niessel :

« Cet exemple mérite d'être médité chez nous. L'avenir est sombre et les complications politiques ne peuvent être ignorées... Il y a beaucoup à apprendre dans l'étude des opérations, tant des Anglo-Américains que de l'armée soviétique. Il y a urgence à ce qu'à défaut d'une armée de paix nombreuse, nos cadres soient mis au courant des enseignements de la guerre. Les cadres de réserve le désirent vivement et sont prêts à répondre à l'appel, dès qu'on leur témoignera l'intérêt dont ils sont dignes. »

IV

Par bonheur, il n'y a pas, de par le monde, que des usines travaillant pour la guerre ou pour fabriquer des bombes atomiques et autres engins de destruction perfectionnés. Ce sera faire pendant aux études alarmantes résumées jusqu'ici que d'ouvrir les Revues qui nous parlent des missions catholiques et du bon travail de conversion et de sanctification qui s'y accomplit.

Les *Grands Lacs* du 15 octobre 1948 nous entretiennent du cinquantenaire de la mission des Prémontrés dans l'Ouélé (on écrit aussi Uélé, mais j'écrirai comme il faut prononcer).

Vous vous demandez peut-être où se trouve l'Ouélé. Si vous avez un atlas un peu ancien, vous courez risque de ne pas le découvrir. Cela se trouve dans ces régions du centre de l'Afrique, où, il y a un siècle et même beaucoup moins, nos cartes géographiques ne portaient que de vastes taches blanches. Mais si vous avez un bon atlas récent, transportez-vous à l'extrémité nord du lac Tanganyka, puis passez de là, droit vers l'ouest, pour y rejoindre le cours du vaste fleuve du Congo. Descendez ensuite ce fleuve, qui se dirige d'abord vers le nord, y dessine une vaste courbe et court ensuite vers la mer au sud-ouest. Un peu avant le milieu de cette boucle, au centre du cours du fleuve, vous rencontrerez, à droite, un affluent appelé Itimbiri, avec un village, qui est Moenngué. Vous êtes dans la région de l'Ouélé, et, sur la rivière Itimbiri, vous trouveriez, au nord-est de Moenngué, un village important appelé Ibembo. Quel voyage ! Eh bien ! c'est le 6 juin 1898, il y a cinquante ans, qu'eut lieu le premier départ de missionnaires Prémontrés pour cette destination lointaine. Il n'y avait alors, au Congo, que deux missions indépendantes : le vicariat du Haut-Congo, des Pères Blancs, le long du lac Tanganyka, et le vicariat du Congo indépendant, des Père de Scheut (congrégation belge dite du Cœur immaculé de Marie, fondée en 1863, par le P. Théophile Verbiest).

A la demande du roi Léopold de Belgique, le pape venait de confier aux Prémontrés belges de Tongerloo une troisième mission, au nord des deux autres, celle d'Ouélé.

Partis donc le 6 juin 1898, les fils de saint Norbert arrivèrent à Boma, à l'embouchure du Congo, d'où ils passèrent à Matadi, voyagèrent par le chemin de fer tout neuf qu'on venait d'inaugurer là-bas, vers Léopoldville. De là, ils poursuivirent leur route par eau et parvinrent finalement, le 4 septembre, après trois mois, à Ibembo, sur la rive droite de l'Itimbiri. Ils installèrent leur mission, de l'autre côté de la rivière, Ibembo-Mission en face d'Ibembo-Etat. Un peu plus tard, ils fondaient un second poste, à trente jours de marche de là, à Amadi.

Les premières années furent exceptionnellement dures : la région était encore mal soumise. Il y eut des révoltes, des batailles, des enfants rendus orphelins par la guerre et que les missionnaires s'empresssèrent de recueillir, aidés en cela par des sœurs du Sacré-Cœur de Marie. Le climat était terrible pour des Européens. Au bout de quatre ans seulement, la mission en était à son troisième Préfet apostolique ; des vingt premiers Prémontrés, il ne restait plus que 3 pères et 4 frères, et 13 missionnaires étaient morts ou avaient dû rentrer en hâte en Europe, pour y refaire leur santé. Mais l'abbaye de Tongerloo continua d'envoyer des hommes. Une troisième résidence fut créée, en 1903, à Gsumbari. Les trois postes étaient séparés par 30 à 35 jours de marche. Les vaillants pionniers de Jésus-Christ voyagaient le long des fleuves et des rivières, se hasardant parfois dans les sentiers de la forêt et de la brousse, fondant des succursales, établissant des postes de catéchistes, annonçant le Christ aux nègres du pays. Dès 1905, au bout de 7 ans d'efforts, on comptait 34 succursales. Le nombre des conversions augmentait d'une façon surprenante. On avait commencé à bâtir en briques ; une église fut bénite à Amadi, en 1905, une autre à Gsumbari, en 1907.

L'année 1908 fut marquée, pour le Congo par un événement considérable : le roi Léopold II signait une charte coloniale en vertu de laquelle le Congo, jusque-là appelé Congo libre, devenait une colonie de la Belgique. Une ère nouvelle s'ouvrait pour le Congo. Des moyens d'action puissants y étaient mis en œuvre. On trouvait de l'or dans les rivières à l'est de l'Ouélé. Un centre d'exploitation était créé à Moto. Les Prémontrés, bien vite, venaient visiter

le camp des travailleurs et créaient là un poste important. Mais l'exploitation de l'or exigeait un réseau de routes, reliant les voies navigables. Actuellement, la « Route royale », carossable en automobile, qui relie le Congo au Nil et qui traverse l'Ouélé, compte 1.324 km. De cette route de base, des routes secondaires rayonnent dans toutes les directions, si bien qu'on peut atteindre tous les villages, même les plus reculés, par voiture. Avec la route, se développa le commerce. Il vint des colons européens dans l'Ouélé, à Bouta, Ibembo, Titoulé, Likati. Les noirs furent entraînés dans une vie nouvelle. La colonie remplaça le troc ancien par la monnaie en argent. Les noirs furent assujettis à l'impôt, incorporés à l'économie de la région, appelés à fournir la main d'œuvre nécessaire à sa prospérité. Les chefs furent consacrés officiellement, au moyen de médailles de chefs.

« Mais tous ces changements, nous dit le Fr. Norbert Gevaerts, — à qui nous empruntons tous ces détails et qui est missionnaire là-bas, — restaient superficiels et n'atteignaient guère l'intérieur des âmes. De beaux vêtements, un chapeau et des lunettes ne font pas un civilisé. Sans la religion chrétienne et le sens de la responsabilité personnelle qu'elle inculque, le Noir ne peut pas évoluer. »

La mission poursuivait donc avec intensité son œuvre spirituelle. En 1910, on comptait dans l'Ouélé, 62 succursales, visitées régulièrement, et dans chacune d'elles un ou deux catéchistes, ayant la charge de convoquer les chrétiens et catéchumènes à la prière et de leur enseigner le catéchisme. Dans les centres plus importants, des écoles étaient créées, remplaçant les orphelinats que la pacification avait rendus inutiles. Notez que le territoire d'Ouélé était huit fois grand comme la Belgique, c'est-à-dire grand comme la moitié de la France. En 1911, eut lieu un premier démembrement de la Préfecture apostolique. Les Prémontrés ne gardèrent que la partie ouest de l'Ouélé.

Entre temps, ils avaient eu à combattre la terrible maladie du sommeil, causée par la mouche tsé-tsé. De 1908 à 1910, la maladie décima la mission. Venant du bas-Congo, elle longeait le fleuve, en remontant vers le nord-est, par la même route que les missionnaires avaient suivie, lors de leur arrivée, dix ans plus tôt. Elle fut enrayée à Ibembo, grâce à l'intervention du médecin et des vaillantes religieuses de Berlaar, mais elle s'installa, dans le bas-Itimbiri. Ce fut alors qu'un missionnaire courageux, le P. Dolan, muni de son diplôme de médecin tropical, vint, vers la fin de 1913, se fixer, avec un frère, à Moenngué, au milieu des infortunés malades. La situation était affreuse, 40 % des habitants étaient atteints. Sans aucun secours officiel, le P. Dolan attaqua le fléau, créa un hôpital à Moenngué et prospecta la région pour découvrir les trypanosotiques ou « sommeilleux ». Un renfort providentiel lui arriva en la personne du frère Philippe, qui vient de mourir, le 12 août 1947, à l'hôpital d'Aketi, après 46 ans de dévouement aux nègres de l'Ouélé.

Ce frère Philippe devait être le héros de la lutte contre la trypanose ou maladie du sommeil. De son nom, il s'appelait Ghislain van Hecke, et il était né en 1878, à Malines. Entré à Tongerloo, en 1898, il partait le 21 novembre 1901, pour l'Ouélé, comme frère convers. C'étaient les débuts. On a vu plus haut combien ils étaient rudes et quels lourds sacrifices de vies de missionnaires ils exigèrent. Le frère Philippe était un excellent menuisier. Il orna et acheva l'intérieur de l'église d'Ibembo. Il devait fabriquer plus tard l'autel et les stalles du chœur de celle de Lolo. Mais quand éclata la trypanose, frère Philippe se mit à l'œuvre, avec le P. Dolan. Il étudia la maladie et les soins nécessaires pour la combattre, avec les docteurs Boisgelot, Bottalico et Olivier. Le 30 décembre 1913, il venait refaire sa santé en Belgique, mais aussitôt remis, suivait les cours de médecine tropicale, en obtenait le diplôme en 1914, échappait de justesse aux Allemands qui venaient d'envahir la Belgique, passait en Angleterre et de là revenait en Ouélé, en 1916. Le P. Dolan fut heureux de recevoir un tel auxiliaire. Ils se mirent à examiner tous les indigènes dans un rayon de 40, puis de 100 km autour du poste de Moenngué. Il leur en passa, en cinq ans, plus de 85.000 entre les mains. Ils hospitalisèrent, dès la première année, 665 malades, dont la moitié put être guérie. En 1919, le pourcentage de la maladie était tombé à 8 % de la population. Parmi les rescapés, se trouvait Sangalunga, le chef de Yankau. On conçoit sans peine le prestige immense que de tels faits leur avaient acquis auprès des Noirs. En 1921, le lazaret de Moenngué fut transporté à Lolo, dans un site plus salubre. Frère Philippe construisit le nouvel hôpital, sans suspendre ses courses à travers la brousse, à la recherche des malades.

On comprend que, lors de la visite du roi Albert et de la reine Elisabeth, en 1928, à Lolo, frère Philippe, déjà décoré de l'Ordre du Lion, ait été félicité par les souverains pour son dévouement et mis sur le même pied d'estime que le R. F. Gillet de Kisantou, pour sa connaissance de la flore et que le R. F. Hutsebaut, pour celle de la faune du pays.

Frère Philippe, réduit à l'état de squelette, devait revenir en Belgique, en 1930, juste pour contribuer à la restauration de l'abbaye de Tongerloo, détruite par un terrible incendie, en 1929. Mais en 1934, il obtenait de repartir au Congo, où il se dépensa encore 7 ans à Titoulé, puis, après 1941, à Ngai. Ses funérailles, en 1947, ont été un triomphe et son nom restera à jamais vénéré en Ouélé.

Dans l'intervalle, la préfecture apostolique d'Ouélé avait été de nouveau divisée, puis, en 1924, érigée en vicariat apostolique, avec Mgr Vanuytven, comme premier évêque. Il établit sa résidence à Bouta, sur les bords de la Roubi, affluent de l'Itimbiri. « Station magnifique avec son église romane, une merveille avec ses richesses d'ébène et d'ivoire. »

Bouta est d'autre part célèbre par les réalisations prodigieuses de ce F. Hutsebaut, que nous nommions tout à l'heure, et que l'on nous décrit comme

« dresseur d'éléphants, éleveur d'okapis — un genre d'antilopes —, ornithologue : il a dénombré, dans l'Ouélé, près de 800 espèces d'oiseaux, alors qu'on ne compte que 1.100 espèces connues dans toute la colonie. »

A partir de 1926, commença, à proprement parler, ce que Fr. Norbert Gevaerts appelle « la période des résultats ». La mentalité des habitants se mit à évoluer lentement mais sûrement, sous la double influence de la pénétration européenne et de la prédication de l'Evangile. Il vint de nouveaux missionnaires, des religieuses ursulines, sœurs du St-Sacrement, sœurs de Berlaar. Sans doute, les protes-

tants firent aussi leur apparition, mais le protestantisme ne réussit en définitive qu'à pousser vers l'indifférence certains Noirs, et n'ébranla pas le moins du monde les positions catholiques. Une période de construction intense s'ouvrit pour nos missions : églises, résidences, écoles. Dès 1926, le petit séminaire reçut ses premiers élèves. En 1944, Mgr Vanuytven pourra ordonner son premier prêtre, l'abbé Basia. En 1929, on avait créé une école normale, on eut aussi des écoles professionnelles, des ateliers de travail, une école d'agriculture. Enfin, en 1940, une congrégation de frères indigènes fut fondée : les Banorberto. Ils avaient été précédés, depuis deux ans, par les sœurs indigènes Bamaria de Likati.

Chiffres actuels, après cinquante ans : le Vicariat apostolique de Bouta, sur une superficie de deux fois la Belgique (soit 60.000 km ^{2}) compte 50.000 chrétiens sur 250.000 habitants, environ 20 %, alors que la moyenne générale du Congo belge est de 21 %. La mission compte 51 Pères, 17 Frères prémontrés de Tongerloo, 13 Frères maristes, 70 sœurs de Berlaar, Turnhout et Wavre-Notre-Dame, 4 prêtres indigènes, une trentaine de frères indigènes et une vingtaine de sœurs noires. Le petit séminaire a 80 élèves et le grand séminaire 9. Ce qui donne de sérieux espoirs, c'est le nombre croissant des familles chrétiennes. Il y en a actuellement 7.000, dont plusieurs vraiment exemplaires, et définitivement arrachées aux vieilles coutumes païennes. Quarante Prémontrés ont succombé : ce sont les meilleurs protecteurs de la mission : *semen est sanguis christianorum*, disait Tertullien, et c'est toujours vrai !

V

Autre cinquantenaire, encore plus brillant que celui que nous venons d'indiquer : celui de l'Ouroundi-Rouanda. C'est le R. P. J. Martin qui nous raconte dans le même numéro de *Grands Lacs*, les « *Journées mémorables pour l'Ouroundi des* 22, 23, 24 *août* 1948 ».

Ici, ce sont les Pères Blancs que nous allons trouver. On sait qu'ils comptent parmi les plus nombreux ouvriers de l'Afrique : ils n'y desservent pas moins de 29 Vicariats ou Préfectures apostoliques, dont 3 en Kabylie et Sahara, 5 en A.O.F., 2 en A.O.B., 3 en Ouganda, 7 en Tanganyka, 4 en Rhodesia, 5 au Congo belge. Toutes ces missions comptaient, en 1947, 2.264.526 chrétiens et près de 750.000 catéchumènes. Or, il est très remarquable que sur ce total, deux cinquièmes, soit en tout 860.000 baptisés et plus de 300.000 catéchumènes appartiennent au pays Bouroundi, qui englobe l'Ouroundi et le Rouanda !

On comprend, dans ces conditions, que l'on ait pu dire que nulle mission en Afrique et même dans tout l'univers n'est aussi prospère que celle de l'Ouroundi, qui compte à elle seule, — toujours selon les chiffres de 1947, sûrement accrus en cette fin de 1948, — 541.478 chrétiens, et 241.635 catéchumènes.

Comme le pays entier a environ 2 millions d'habitants, sur une superficie de 28.000 km ^{2}, nous avons donc, en y comprenant les catéchumènes, qui sont déjà des chrétiens de désir : près de 40 % de la population gagnée à l'Evangile et 27,5 % de baptisés.

Nous ne parlerons pas longuement ici de l'Ouroundi, nous bornant à renvoyer nos lecteurs à ce que nous avons dit de cette région, des races qui l'habitent, des usages et coutumes, dans notre « Causerie » du 28 mai 1936 [1].

Rappelons seulement les chiffres donnés alors, pour l'Ouroundi : il avait fallu 12 ans, de 1898 à 1910 environ, pour atteindre le premier millier de baptisés. En 1936, c'était au contraire le contingent de chaque semaine ! De 1910 à 1920, on avait passé de 1000 à 10.000. Dans les six ans suivants, de 10.000 à 20.000, puis de 1926 à 1936, de 20.000 à 200.000. Cette progression n'a fait que s'accentuer pour arriver, en 1947, de 200.000 à 541.000. En 1936, soit dans l'Ouroundi, soit dans le Rouanda, le bloc restant d'environ 3 millions de païens diminuait à raison de 205 baptêmes en moyenne par jour. Chaque semaine, on gagnait la valeur d'une paroisse de 1.450 âmes. Mais il n'y avait en 1936, que 85.000 catéchumènes, en Ouroundi, contre 241.000 en 1947.

Ce sont tous ces succès spirituels que l'on a voulu fêter, dans le triduum de la fin d'août dernier. Ce furent, à en croire les témoins oculaires, des fêtes triomphales : onze évêques des Pères Blancs, entourant leur vénéré supérieur général, le R. P. Durrieu, quatrième successeur de Mgr Lavigerie ; l'aumônier général de l'armée belge, le supérieur général des Frères de la Charité, le Gouverneur général du Rouanda-Ouroundi, entouré des deux résidents, de nombreux administrateurs, colons et commerçants, les deux rois du Rouanda et de l'Ouroundi, escortés de tous les grands chefs, une centaine de Pères Blancs, abbés et frères, 60 religieuses, 500 catéchistes, 46 grands séminaristes et 230 petits séminaristes, 230 normaliens, des centaines d'élèves des écoles, 500 guerriers danseurs en grand uniforme, panaches et peaux de léopard, une foule enfin évaluée au bas mot à 70 ou 80.000 personnes. Autel en plein air, sur un magnifique plateau, dans un site splendide, appelé dans la langue du pays Mw'Irango, ce qui veut dire Bellevue. Des décors féeriques, fresque immense représentant l'Eglise d'Ouroundi en marche vers le Christ. Au centre de tout cela, le chef vénéré de la Mission, Mgr Grauls, qui fêtait ses vingt-cinq ans de sacerdoce.

Nous imaginons sans peine la magnificence de la messe célébrée par cette splendide réunion de fervents chrétiens, autour de leurs missionnaires aimés et vénérés, les chants liturgiques, les clairons, les acclamations au Christ-Roi, le *Te Deum* triomphal entonné par le jubilaire et poursuivi par les 350 voix des évêques, Pères, Frères, prêtres indigènes, séminaristes...

Ce que nous voudrions retenir ici seulement ce sont quelques traits d'histoire qui furent rappelés dans le beau discours du Résident de l'Ouroundi.

Il voulut remonter aux origines de la mission. Nous y remonterons nous-mêmes, pour en tracer le rapide tableau, grâce à *Grands Lacs* du 15 avril dernier. Le grand Lavigerie avait quitté le siège de Nancy, pour celui d'Alger, en 1866. Tout de suite, il s'était plu à considérer son nouveau siège comme

[1] *Ami*, 1936, p. 565 et s., complétant ce que nous avions dit du Rouanda, dans l'*Ami* des 28 mars 1935 et 26 septembre 1935, p. 206 et s., 617 et s.

un phare dressé au-dessus de l'Afrique encore à demi inconnue, et son diocèse comme une porte ouverte à l'apostolat sur ce monde mystérieux, encore plongé « dans les ombres de la mort ». Dès 1868, il fondait les Pères Blancs, ou Société des Missionnaires d'Afrique. Débuts modestes et difficiles. Cependant, en 1872, les douze premiers Pères se liaient par serment à l'évangélisation du continent noir. Dans les années suivantes, les Pères Blancs s'installaient à Laghouat, puis en grande Kabylie, enfin ils essayaient d'aller à Tombouctou, mais leur caravane, trahie par ses guides, sombrait en plein désert (fin 1875) [2].

Cependant, Lavigerie ne cessait de se documenter sur l'Afrique, lisant tous les récits d'exploration, guettant tous les indices, tous les appels possibles, toutes les occasions. Or, en 1876, le roi Léopold avait constitué, à Bruxelles, l'Association internationale africaine. Les protestants, plus riches en moyens financiers que nous, quittaient, en 1876, Zanzibar pour l'Ouganda, où Stanley leur avait fait entrevoir des moissons miraculeuses. Depuis le 30 juin 1877, deux pasteurs protestants vivaient à Roubaga, près du roi Mtesa. D'autres projetaient de les rejoindre, en passant par le haut-Nil. Ce fut alors, que Lavigerie résolut de tenter, lui aussi, la grande aventure. Justement, la Sacrée Congrégation de la Propagande avait lancé un appel à tous les supérieurs d'Ordres missionnaires, pour aller occuper les régions avoisinant les Grands Lacs. En janvier 1878, deux Pères Blancs venaient à Rome « offrir leurs cœurs, leurs souffrances, leurs travaux, leur vie s'il le fallait, pour les Missions de l'Afrique équatoriale ». Et ils parlaient pour tous leurs confrères. Le pape était alors Pie IX. Peu de temps après, il mourait, et ce fut Léon XIII qui par un rescrit du 24 février — il était pape depuis le 20 février 1878 — donnait mandat à Lavigerie de créer deux grands centres de mission, l'un appelé du lac Victoria-Nyanza, l'autre du lac Tanganyka. On pourrait en amorcer deux autres, dans la région la plus au nord du Congo, vers Kabébé.

Or, telle fut la rapidité de Lavigerie que, moins d'un mois plus tard, le 25 mars 1878, il faisait partir dix Pères Blancs pour Zanzibar, en les faisant précéder d'un procureur, pour les démarches à faire en leur faveur.

Rappelons les noms des dix héros de cette épopée : PP. Livinhac (Rodez), Girault (Angers), Lourdel (Arras), Barbot (Bayeux), fr. Amance (Rodez), tous pour le Nyanza ; PP. Pascal (Viviers), Deniaud (Nantes), Dromaux (Cambrai), Delaunay (Angers), Augier (Belley).

Les dix élus vinrent à Marseille pour faire les achats nécessaires : effets personnels et objets d'échange pour les cadeaux obligatoires ou les trocs de marchandises sur place. On avait acheté à Paris jusqu'à des habits de gala hors de service, avec dorures et boutons de cuivre, galons sur toutes les coutures, pour les rois nègres à affronter et à gagner !

Le 21 avril 1878, embarquement à Marseille, mais par suite d'une tempête violente, le paquebot ne peut partir que le lendemain : c'est le *Yan-Tsé*. Nos missionnaires furent déposés à Aden, car le navire se dirigeait vers l'Extrême-Orient. Ils reçurent l'hospitalité empressée des Capucins, installés à 5 km d'Aden. Ayant enfin trouvé un autre bateau pour Zanzibar, les Pères le prirent et arrivèrent le 30 mai à Zanzibar. Ils y furent admirablement reçus par les PP. du Saint-Esprit, bien chagrins cependant de voir que leur propre Congrégation n'était pas en mesure alors de pénétrer dans le centre africain. Les Pères Blancs eurent à compléter leurs préparatifs à Zanzibar. Il leur fallut solliciter d'abord un firman en règle du sultan local, dont l'autorité — souvent contestée, il est vrai — était censée s'étendre jusqu'au lac Tanganyka, avec l'appui des Anglais.

Les difficultés étaient immenses pour un voyage vers le centre de l'Afrique. Avant toutes choses, il était indispensable de recruter toute une armée de porteurs : cinq cents pour nos dix missionnaires. Chaque porteur recevait un ballot d'environ 25 kilos. Dans ces ballots il y avait du riz, des rouleaux de fil de cuivre, des perles de toute couleur et de toute grosseur, des étoffes aux teintes vives, appelées bombeyas, parce qu'elles sont fabriquées à Bombay.

Il fut impossible de trouver des porteurs à Zanzibar. On se transporta sur la terre ferme, à Bagamoyo, et là on vit arriver des indigènes qui venaient vendre des défenses d'éléphant, et qui furent heureux de trouver un salaire de retour dans leur pays.

Si nous voulons suivre cette première caravane de missionnaires abordant le Centre de l'Afrique, il faut nous munir d'abord, comme pour les Prémontrés, tout à l'heure, d'un bon atlas récent, et partir de Bagamoyo, en face de l'île Zanzibar.

Il existe actuellement un chemin de fer de Dar-es-Salam sur l'Océan indien, à Oudjidji, sur le lac Tanganyka. Mais, en 1878, il fallait faire ce trajet, à travers la brousse, le long d'une piste capricieuse, de 60 centimètres de largeur ! La caravane se déployait sur un demi-kilomètre et plus. Il y fallait une avant-garde solide, une arrière-garde attentive à tous les mouvements des porteurs, une discipline exacte et souvent difficile sinon périlleuse à exercer et à faire observer. Les Pères du Saint-Esprit avaient bien essayé de se passer des porteurs, en se servant de chariots tirés par des bœufs du Cap. Mais au bout de peu de jours, les voitures étaient embourbées dans les marigots, les bêtes de traits minées par l'effort avaient dû être abattues et mangées sur place.

Les Pères Blancs entamèrent leur grand voyage vers l'ouest, le 17 juin 1878. On devait aller jusqu'à Tabora, tous ensemble, et de là bifurquer dans les deux directions prévues : le Nyanza et le Tanganyka. Un père essaya de noter chaque jour les péripéties de la route. Mais plus d'une fois, le pauvre secrétaire, rongé de fièvre et épuisé de fatigue, ne put rien écrire. Les autres Pères s'appliquaient de leur mieux à apprendre la langue du pays : le *kiswahili*, ce qui veut dire « langue de la côte ». On s'attendait à rencontrer des fauves, à se mesurer avec des lions, des hippopotames. Mais le P. Livinhac, grand chasseur, qui marchait en tête de la colonne, ne put atteindre que quelques antilopes, outardes et pintades, qui vinrent améliorer

[2] On relira dans l'*Ami* du 27 mai 1937, p. 326-329, la fin tragique des deux tentatives (1875 et 1881) de ces héroïques missionnaires.

un ordinaire monotone et insipide. Parfois, le journal de route relate de merveilleux spectacles naturels : vallées profondes et boisées, richesses végétales incroyables. D'autres fois, il fallut se battre contre des bandes de pillards, qui attaquaient la colonne pour s'emparer des ballots de marchandises. La traversée des villages était marquée par un lourd prélèvement de droits de passage, au profit des chefs locaux, dont quelques-uns se montraient d'une avidité insatiable. Pour passer, il faut payer ! c'est la loi du pays. Mais l'incident le plus dramatique fut celui qui se produisit à Toura, le 31 août 1878, alors que l'un des guides harangua les porteurs pour les inviter à jeter les ballots à terre et à s'en aller chez eux. De fait, tous obéirent, et les missionnaires restés seuls furent contraints d'envoyer trois d'entre eux à Tabora, pour y recruter de nouveaux porteurs. L'affaire prit deux grandes semaines, au bout desquelles, on vit arriver 260 porteurs qui suffisaient désormais au nombre bien diminué des ballots à transporter. Le 12 septembre enfin, nos voyageurs arrivaient à Tabora, long village étiré sur 2 km. Il fallut reconstituer les provisions de vivres et d'étoffes et autres denrées, au prix fort naturellement. Deux caravanes se formèrent ensuite, l'une pour le Nyanza, partie le 18 novembre 1878, pour un voyage que l'on supposait de trois semaines environ, mais qui ne put arriver que le 30 décembre au point le plus méridional du Victoria-Nyanza. Il fallut aller parlementer avec Mtesa, roi de l'Ouganda, et ce ne fut que le 17 juin 1879, que l'on put atteindre ce pays lointain. On sait ce qui arriva ensuite : l'apostolat produisit des fruits assez prompts et si merveilleux qu'en 1886, vingt-deux jeunes chrétiens versaient courageusement leur sang pour la foi : les Martyrs de l'Ouganda, — béatifiés par Benoît XV, le 6 juin 1920.

Pendant ce temps, le groupe destiné au Tanganyka, prolongeait son séjour à Tabora. Le supérieur désigné, le P. Pascal, était mort de fatigue en route. Il fut remplacé par le P. Deniaud. Quand ils purent repartir, en décembre 1878, ils se dirigèrent nettement vers l'ouest et atteignirent Oudjidjdi, le 20 janvier 1879. C'était un gros centre esclavagiste et les Pères comprirent bien vite qu'ils n'y pourraient rien faire. Ils eurent cependant la consolation d'y être aidés par un protestant anglais, établi dans le village. Les missionnaires étaient dans une grande perplexité, ne sachant où implanter leur mission, quand le ministre anglais lui-même attira leur attention vers l'Ouroundi, dont les habitants, disait-on, étaient bien disposés. Effectivement, quelques Pères firent là-bas un voyage d'exploration qui leur parut très engageant. Les missionnaires partirent donc d'Oudjidji, avec tous leurs bagages, et vinrent se fixer à Roumongué. Mais cette première tentative en Ouroundi se termina mal. Le 7 mai 1881, à la suite d'une affaire de rapt et de rachat d'esclaves, il fallut quitter le pays précipitamment. Dans la crise, les Pères Deniaud et Augier avaient trouvé la mort !

Ces faits furent naturellement évoqués, au cours du récent cinquantenaire, par les Pères Bancs :

« Dès 1881, écrit le P. J. Martin, le sang de leurs confrères a fécondé, à Roumongué, le sol du Bouroundi : martyrs sans tombeau, n'avez-vous pas été, vénérés pères Deniaud et Augier, ce grain de froment perdu en terre pour germer 17 ans plus tard et produire la moisson la plus généreuse qu'ait connue l'histoire des Missions ?... »

Il fallut attendre 15 ans pour faire une nouvelle tentative, qui, du reste, se solda par un nouvel échec, en raison de querelles locales, dans lesquelles les missionnaires refusèrent de prendre parti.

En la même année, 1896, troisième essai d'installation, à Ousoumboura, en Ouroundi, où le P. Van der Biensen trouva la mort, en 1898. Mais le P. Gerboin avait réussi à s'installer sur un autre point, si bien qu'en 1898 se fondait la première station solide en Ouroundi, à Mouyaga. C'était cette fondation dont on célébrait en août dernier les noces d'or.

Concluons avec le Résident d'Ouroundi, en son discours du cinquantenaire :

« Que n'y aurait-il pas à dire pour louer ces missionnaires : leur courage et leur persévérance appellent nos hommages et notre vénération. Conquérants pacifiques, ils ont posé les premiers jalons de la civilisation chrétienne, apôtres de la charité et de la vérité, ils ont apporté le réconfort religieux à un peuple en proie à une terreur morale et victime passive de ces fléaux de l'humanité que sont la famine, les épidémies et les guerres intestines..
Levez les yeux et voyez : partout on découvre des Missions prospères, un essor économique constant, des écoles, des dispensaires, desservis par des missionnaires et des laïcs, des hôpitaux où, côte à côte, religieuses et médecins de l'Etat soignent nos pupilles avec un dévouement inlassable... »

Ajoutez à cela les âmes sauvées, les moissons préparées pour la vie éternelle, les couronnes immortelles qui doivent égaler aux anges ces païens d'hier !

Voilà certes du *progrès* et du véritable. Comparez-le au progrès matériel dont notre siècle est si vain. Comme on comprend cette phrase d'un Père Blanc, parlant du progrès, alors qu'il se disposait à gagner, en avion, en deux ou trois jours, les bords du Tanganyka :

« Nous aurions mauvaise grâce à ne pas nous féliciter de la rapidité actuelle des voyages aux Grands Lacs, mais la lecture des diaires et des lettres touchant la première caravane, en 1878, nous invite tout de même instamment à nous considérer, par rapport à nos devanciers, comme de bien petits garçons. »

Très juste, n'est-ce pas ?

VI

Pour achever de nous consoler du spectacle désolant de notre malheureuse Europe, avec ses divisions, ses désordres sociaux, ses grèves et ses conflits sanglants, transportons-nous d'Afrique dans le Far-West américain, en ce pays d'Utah que les Mormons, il y a exactement cent ans, en 1848, commencèrent de cultiver. Sous le titre : *Un monastère d'acier en plein Far-West*, le *Digeste catholique* d'octobre, nous raconte la fondation, au pays des Mormons, d'un monastère de Trappistes.

En 1850, quarante Trappistes de l'abbaye de Mont-Melleray, en Irlande, conduits par Dom Eutrope Proust, venaient fonder l'abbaye américaine de Notre-Dame de Gethsémani, au Kentucky. Ce vaste pays, de plus de 100.000 km², se trouve entre les Alléghanys, l'Ohio et le Missisipi, et la cité la plus importante en est Louisville. Là, les

Trappistes vécurent très longtemps, dans la prière et la solitude, sans pouvoir essaimer. Il faut bien qu'il y ait quelque chose de changé dans le tempérament américain, car maintenant les vocations abondent. Il y a quatre ans, une première colonie de vingt religieux s'en alla, dans la direction du sud, fonder un monastère en Georgie.

L'impression produite fut assez mélangée :

« On était à la fois scandalisé et édifié : « *shoking* » disaient hommes et femmes d'affaires, à la lecture de telles nouvelles dans leur journal quotidien. Cela fournissait aussi matière à penser et contrastait étrangement avec les nouvelles habituelles : guerre, crimes, sports, qui tendaient d'ordinaire, jusque-là, à dominer les grandes manchettes des journaux. »

Les moines de leur côté eurent à affronter des jours pénibles. On sait du reste que les Trappes ne sont pas des maisons où l'on cherche le confort moderne. Mais le nouveau monastère établi à Conyers, en Georgie, consista, durant huit mois, en un haut de vaste grange qui abritait déjà des vaches, des chevaux et des mules. Cela ne rendait pas la vie monastique plus aisée. Mais le grand modèle, celui que l'on peut appeler « le premier Trappiste », est bien né lui-même dans une étable, et il venait non pas d'une abbaye comme Notre-Dame de Gethsémani, mais directement du ciel !

« Les pionniers (de Georgie) le savaient bien ; aussi embrassaient-ils de grand cœur la volonté divine qui leur accordait le privilège d'imiter sur ce point leur modèle. »

Un peu plus tard, quand le couvent fut mieux organisé, vingt autres religieux vinrent du Kentucky renforcer la fondation de Conyers.

Malgré tout, à Gethsémani, les entrées se multipliaient si rapidement qu'il fallut bientôt songer à essaimer de nouveau. Ce fut la décision que prit le R. P. abbé, dom Frédéric. Mais où aller ? La nouvelle se répandit rapidement. De toutes parts, les évêques américains envoyèrent des invitations à venir se fixer dans leurs diocèses respectifs. Il fallait choisir. L'évêque de l'Etat d'Utah, dans le Far-West, Mgr Duane Hunt avait écrit :

« Je ne sais pas à quel point nos conditions pourraient rencontrer vos besoins, mais votre présence pourrait certainement rencontrer les nôtres ! »

L'Utah, c'était bien loin, c'était un pays bien pauvre, donc c'était bien tentant ! Dom Frédéric cherchait le lieu « où il pourrait être assuré d'avoir des croix en abondance ». Il étudia les diverses propositions qui lui étaient faites. Il pria beaucoup et se décida pour l'Utah.

Il fit donc trois fois le voyage du Far-West, et finalement choisit un « ranch » de 1.600 acres — environ 720 hectares — au mont Wasatch. Vous trouverez ce site à quelque 200 km droit au sud de Salt Lake City, la capitale de l'Utah ou pays des Mormons. La propriété est entourée de montagnes, au nord, à l'est et au sud. La limite ouest atteint le mont le plus élevé des environs, qui dépasse 1500 mètres. Parmi ceux qui s'intéressèrent vivement à la nouvelle fondation, il faut signaler Mgr Giroux, curé de l'église St-Joseph à Ogden, une ville qui est située à environ 30 km du couvent, vers le sud. Le contrat d'achat fut signé et l'on prit possession de la place « au nom de la Très Sainte Trinité ».

Mais il fallait construire le monastère. Dom Frédéric songea d'abord à une bâtisse facile à faire et provisoire, pour abriter ses moines, en attendant la construction définitive. Il négocia la fabrication d'un couvent en « Qonset Huts » — baraques préfabriquées en acier — et le tranport de trois baraques militaires, qui devaient servir de cellules, en attendant que le monastère fût terminé.

Les préparatifs de départ du nouvel essaim furent poussés très activement et les noms des nouveaux pionniers furent publiés à Gethsémani.

Pour des Trappistes, on imagine mal ce que peut être le sacrifice d'un départ de ce genre. Le Trappiste passe de par son vœu de stabilité sa vie entière dans le même couvent, avec les mêmes Frères et Pères. Il ignore ce va-et-vient continuel de religieux que connaissent d'autres congrégations. Les liens de fraternité, les liens noués avec le couvent lui-même acquièrent une force incroyable. Briser tous ces liens, c'est comme une sorte de mort mystique. Mais la vocation de Trappiste a pour idéal avant tout l'imitation du Christ souffrant et crucifié.

Ils étaient vingt-quatre à partir ainsi pour le lointain Utah.

« Les lourdes portes du monastère s'ouvrirent et le groupe s'éloigna. En gravissant les marches du train qui les conduisait à destination, ils ne pouvaient s'empêcher d'entendre, en leur cœur, l'écho d'un cri qui avait retenti, cent ans plus tôt, quand l'Ouest américain s'ouvrait à la civilisation et apparaissait chargé de promesses : « Allez vers l'ouest,... jeune homme, allez vers l'ouest ! »

Du Kentucky à l'Utah, le voyage est d'environ 2.720 km. Durant tout le parcours, les moines remplirent, autant que les circonstances le permettaient, leurs exercices habituels, sans cependant cesser d'admirer les beautés que la nature leur offrait, la majesté des Montagnes Rocheuses surtout, qu'ils eurent à traverser entièrement.

« Aussi, chaque verset du cantique « Benedicite » prenait un sens nouveau pour eux, lorsqu'ils le récitaient, pour glorifier Dieu des œuvres majestueuses qu'ils contemplaient. »

Leur arrivée en gare fut un triomphe. Parmi les vingt-quatre moines, il y avait douze prêtres et ils reçurent de véritables avalanches de félicitations et de souhaits de bienvenue, ils durent même subir — car, nous sommes en Amérique, — « le feu nourri des cameras ». Dom Frédéric avait cependant bien précisé : « *Pas de fanfare !* » Mais c'était pour le pays un tel événement ; les agences de nouvelles ne voulaient pas manquer une si bonne occasion. Chose curieuse, l'arrivée des Trappistes en Utah coïncidait, mois pour mois, avec le centenaire de celle des Mormons [3].

A la gare d'arrivée, un autobus attendait les moines, pour leur faire parcourir les 29 km qu'ils avaient encore à couvrir jusqu'à leur future demeure. Ils aperçurent enfin la vallée où ils allaient se fixer. La moitié seulement des baraques était arrivée, tout était en désordre. On se mit au travail sans retard, on dressa un autel et dom Frédéric célébra le saint Sacrifice, prise de possession du lieu par Notre-Seigneur. Il fallut cinq semaines de labeur pour tout mettre en ordre et pouvoir com-

[3] Voir dans l'*Ami* du 10 juin 1937, p. 353-359, ce que nous avons dit alors de l'aventure étrange des Mormons.

mencer la vie régulière. Depuis, sept bâtiments de ferme sont venus se joindre aux baraques primitives. Dans le même temps, 180 hectares de terrain ont été mis en culture. Le reste de la propriété consiste en collines rocheuses et stériles. Les Trappistes ont demandé au Département de l'Agriculture les renseignements utiles à leur exploitation. Grâce aux directives obtenues, on a dressé un « plan » de sept ans, au bout desquels le monastère sera pourvu de jardins, vergers, pâturages. Six postulants se sont déjà présentés et plusieurs autres s'annoncent. Les baraques sont bondées et dix moines doivent de nouveau coucher à l'étable ! Quand le monastère d'acier sera fini, on compte qu'il pourra abriter environ 64 moines. Le monastère définitif sera en pierre, et demandera : 1° des années de travail ; 2° environ 700.000 dollars, mais il sera, s'il plaît à Dieu, édifié pour des siècles. L'évêque d'Utah estime que ce monastère sera pour son diocèse une source de faveurs spirituelles !

VII

Disons un mot rapide des avanies continuelles qui sont infligées en Hongrie à la piété catholique. Nous n'en donnerons qu'un seul exemple : le 15 août 1947, l'épiscopat hongrois avait proclamé une « année de Notre-Dame ». Durant cette année, il devait se faire des pèlerinages aux sanctuaires de la Vierge, des Congrès en son honneur. Mais depuis le printemps de 1948, le gouvernement a pris ombrage de ces manifestations mariales. Les chemins de fer ont refusé toute réduction de tranports. Parfois ils ont évité de donner des billets aux individus ; ils ont supprimé des wagons, au lieu d'en ajouter, quand il y avait foule. On a défendu aux autobus de suppléer les chemins de fer, de même pour les camions. On a prescrit un contrôle des voitures hippomobiles, une réquisition des chambres, pour empêcher les pèlerins de les occuper ; enfin on a interdit les haut-parleurs dans les lieux de pèlerinage. Mais c'est surtout pour le deuxième centenaire de l'église dédiée à la Vierge à Kiscell, paroisse de Celldœmœlk, que le ministère de l'Intérieur a pris les mesures les plus étranges : après avoir accordé de mauvaise grâce les autorisations nécessaires, il a inventé de toutes pièces une épidémie dans la région, alors que nul n'en avait rien constaté, pour mettre toutes les entraves possibles à la fête qui se préparait... Tout cela donne une idée des mesquineries auxquelles le culte catholique est constamment en butte en Hongrie !

L. Cristiani.

P. S. — Dans la Causerie du 7 octobre 1948, j'ai donné un résumé de l'article de M. Jules Bertaut dans la *Revue... des deux mondes*, intitulé « *Une journée de Louis XVIII* ». Et dans mon résumé apparaissait, comme dans l'article lui-même, un ancien religieux, Frère Elisée, chirurgien du roi, qui s'y trouvait mis en assez mauvaise posture, en ce qui regarde tout au moins la conduite privée. Contre ces allégations, il nous est venu une protestation autorisée, de la part de l'Ordre de Saint-Jean-de-Dieu, à Lyon. On fait observer en premier lieu que ce Frère avait été sécularisé contre son gré, par les lois révolutionnaires de 1790 ; en second lieu, qu'il n'avait pas mené une vie d'aventures, mais d'exil, ce qui est assez différent ; en troisième lieu, qu'il était fort compétent en médecine et qu'il méritait toute la confiance de son roi, dont l'intelligence est assez connue pour n'être pas mise en doute. A ces remarques se trouvent jointes les données d'un article, écrit en 1936, par Frère Corentin, pour la revue des Frères de Saint-Jean-de-Dieu : *la Grenade*. Parlant, dans cet article, de la « formation professionnelle chez les religieux hospitaliers en France, du XVIIe siècle à nos jours », l'auteur vante le savoir de Frère Elisée, raconte sommairement sa vie, lui fait honneur d'avoir préconisé, le premier, la différenciation de la formation technique du chirurgien et du médecin, projet qui fut très combattu, bien qu'à tort, ce qui explique les attaques injustifiées dont fut victime Frère Elisée. Nous rectifions donc bien volontiers.

L. C.

LITURGIE

Q. — Chargé de l'Ordo diocésain, j'ai lu avec beaucoup d'intérêt la réponse de l'*Ami* (p. 603) concernant les répons du lundi 31 octobre 1949. Permettez-moi de vous signaler, si besoin est, la solution en sens contraire adoptée par l'Ordo pour l'Eglise universelle publié aux *Ephemerides liturgicæ*.

31 octobre 1949. Ll. pr. cum RR. 1 Noct. *Dom. præc.* (De même déjà en 1928).

3 novembre, *Incip. liber Ezechielis Prophetæ* ex Dom. præc. (Dans l'Ordo de 1928, il y avait explicitement : cum suis RR. ex Dom præc.).

R. — 1° Bien que certains ordos aient assigné à la vigile de la Toussaint 1949 les répons du Ier nocturne du dimanche précédent (*Vidi Dominum*), empêchés par la fête du Christ-Roi, nous persistons dans notre manière de voir (*Ami*, 30 septembre 1948, p. 603), et nous croyons que ce sont les répons du lundi (*Redemit*) qu'il faudra dire le 31 octobre 1949.

Lesdits ordos se basent, sans doute, sur le n° 7 du titre XXVII des rubriques générales du bréviaire : « Si les répons du Ier nocturne d'un dimanche où ils sont placés pour la première fois ne peuvent se dire ce dimanche-là à cause d'une fête double qui survient, ils seront placés au premier jour de la semaine où l'on fait l'office de la férie, et l'on omet les répons propres que cette férie pourrait avoir [1]. »

2° A première vue, il semblerait que ce soit le cas qui se présentera l'année prochaine. Mais en réalité il en va tout autrement. Cette rubrique date

[1] Les *Ephemerides liturgicæ* (1928, p. 45 ; 1934, p. 336) se basent sur cette rubrique et sur la réponse n° 4399, ad I de la S. C. des Rites pour donner une solution différente de la nôtre. Nous verrons plus loin comment interpréter la rubrique. Quant à la réponse 4399, elle est rédigée en ces termes : « Quando resumuntur vel anticipantur lect. I noct. de quavis Dominica impedita, debentne semper dici cum suis resp., etiamsi hæc in dominicis seu feriis præcedentibus recitata fuerint ? — *Resp.* : Affirmative, juxta novas rubricas breviarii Romani, tit. I, n° 4. »

On voit qu'il ne s'agit pas du tout du cas qui nous occupe. Cette réponse a eu son application le 24 janvier dernier (anticipation du 5e dim. après l'Epiphanie) et les 17 et 23 août ; dans ces trois cas, les leçons ont été suivies des répons du dimanche, bien qu'ils eussent été déjà récités.

d'*avant* la réforme de Pie X, et doit désormais, comme bien d'autres, être interprétée d'après les nouvelles rubriques du bréviaire (dans le cas présent, d'après *Addit.* I, 4 et les rubriques spéciales au cours du bréviaire).

3° Quelques remarques préalables :

a) Il ne faut pas oublier qu'avant 1913 les *fêtes* qui empruntaient leurs leçons du I^er^ nocturne à l'Ecriture occurrente gardaient cependant leurs répons festivaux (qui étaient, soit des répons propres, soit ceux du commun). Les répons du Temps ne se disaient qu'à l'office du Temps (dominical ou férial).

b) Une fête *double* l'emportait sur un dimanche mineur. Les leçons du I^er^ nocturne étaient alors celles du dimanche, mais les répons étaient ceux de la fête.

c) Il s'ensuit que la récitation des répons du Temps était chose rare à cause de la multiplication des fêtes, — et presque exceptionnelle, surtout depuis la création des offices votifs par Léon XIII, le 5 juillet 1883.

4° Lisons maintenant attentivement la rubrique antérieure à 1913. Elle ne parle pas des *leçons*, qui ont été dites à leur jour d'incidence (supra, 3° *b*), mais seulement des *répons*, empêchés par la fête double. Ces répons du I^er^ nocturne du dimanche, extraits généralement du livre qui compose les leçons précédentes (remarquez que les répons changent avec le livre, ou la série de livres), étaient considérés comme plus importants que les autres. Dès lors, il était normal que, empêchés le jour de leur première incidence, ils soient renvoyés au premier jour libre, c'est-à-dire au premier jour où se faisait l'office férial. On omettait alors (et bien souvent sans récitation ultérieure possible) les répons assignés à cette férie, considérés comme moins importants. Tel est le sens du n° 7 du titre XXVII des rubriques générales du bréviaire.

5° Depuis la réforme de Pie X, les répons ne sont plus commandés par la fête, mais par les leçons (du moins en règle générale). Donc, les leçons de l'Ecriture occurrente sont suivies des répons du Temps, même aux fêtes des Saints (cf. *Addit.* I, 4, 5, 6). On excepte :

a) les octaves privilégiées de l'Eglise universelle (Noël, Epiphanie, Ascension, Fête-Dieu, Sacré-Cœur), où les leçons de l'Ecriture sont suivies des répons de l'octave, — et

b) le cas, très rare, et qui ne se produit jamais dans le calendrier de l'Eglise universelle, où un *Incipit* devrait remplacer les leçons appropriées d'une fête ayant de répons *propres* au I^er^ nocturne (on dirait alors ces répons après les leçons de l'Ecriture occurrente).

6° Voyons maintenant, d'après les rubriques postérieures à la réforme de Pie X, quels sont les cas de translation des répons du Temps :

a) *D'après Addit.*, I, 4 : si, au cours de la semaine, on a à reprendre ou à anticiper les leçons d'un *dimanche*, les répons seront, non pas ceux de la férie occurrente, mais ceux du dimanche. Le cas s'est présenté le 3 novembre dernier, où on a dit les leçons du dimanche (*Incipit Ezechiel*) empêchées par la fête du Christ-Roi ; les répons ont été ceux du dimanche (*Vidi Dominum*) et non ceux du mercredi (*Indicabo*).

b) *D'après Addit., I, 4 et rubriques spéciales du bréviaire :*

1. le *premier* jour où, *après* l'octave de l'Epiphanie, on dit les leçons de l'Ecriture (I^a^, ad Corinthios) ; si ce jour-là n'est pas un lundi, on doit toujours dire les répons du lundi précédent (*Domine*) à la place de ceux de la férie occurrente ;

2. si les répons du *lundi* après la Trinité ne peuvent être dits ce jour-là, on doit les reporter, avec leurs leçons, au mardi ou au mercredi suivant. Mais si ces deux derniers jours ne sont pas libres, les répons du lundi seront alors purement et simplement omis, tandis que les leçons seront reportées pendant l'octave de la Fête-Dieu (régulièrement au vendredi).

c) *D'après les rubriques spéciales du bréviaire* (au 2^e^ dimanche de l'Avent) : les répons du *premier* nocturne des 2^e^, 3^e^ et 4^e^ dimanches de l'Avent, s'ils n'ont pas été dits à leur jour, sont reportés (*sans* les leçons) au premier jour libre de la semaine où l'on récite les leçons de l'Ecriture ; on omet alors les répons de la férie occurrente [2].

7° Ainsi donc, à part les trois dimanches de l'Avent précités, il n'est plus du tout question de reprendre en semaine, sans les leçons correspondantes, les répons du I^er^ nocturne d'un dimanche, empêchés à leur premier jour d'incidence. La récitation des répons du Temps est maintenant plus fréquente qu'avant 1913. C'est pourquoi les nouvelles rubriques n'ont pas retenu le cas prévu par *Rub. gén.* XXVII, 7 (rubrique abrogée, comme pas mal d'autres qui figurent toujours en tête du bréviaire : il suffit de les lire pour s'en convaincre). S'il en était autrement, pourquoi les auteurs modernes de liturgie (v. g. Stercky, Hébert, Kieffer [3]) la passeraient-ils sous silence ?

Donc, comme nous croyons l'avoir démontré suffisamment, le 31 octobre 1949 il faudra dire les répons de la férie (*Redemit*), et non ceux du dimanche, qui seront reportés, avec leurs leçons, au 3 novembre.

Q. — Aumônier d'hôpital depuis 15 ans, j'ai eu à lutter souvent contre les innovations liturgiques de mes bonnes religieuses : « Cependant, c'est tellement plus joli autrement ! », me disent-elles.

Voici quelques quelques spécimens de leurs récentes trouvailles :

1° N'ayant plus d'huile pour allumer les veilleuses de couleur bariolée qu'elles déposaient aux pieds des statues de leurs Saints de prédilection, elles ont eu l'idée de les remplacer par une ampoule électrique dissimulée dans une rose en papier de couleur, laquelle ampoule on allume pendant la Messe et les Saluts.

[2] Comparer cette rubrique avec celle qui est donnée avant les leçons du dimanche de la Septuagésime. Cette dernière n'est qu'un simple rappel des *Addit.* I, 4 et de la réponse n° 4399. Si l'on avait voulu que les répons du I^er^ nocturne, empêchés pour la première fois, soient repris le premier jour où l'on dit les répons du Temps, la rubrique du 2^e^ dim. de l'Avent aurait été conçue en des termes à peu près semblables à ceux de la Septuagésime, v. g. : *Quod item servatur quoties resp. I^i^ noct. alicujus Dominicæ, in qua primo ponuntur, suo die dici non potuerint.* Le cas n'aurait donc pas été limité, comme il l'est actuellement, aux trois derniers dimanches de l'Avent.

[3] Kieffer, *Précis de liturgie sacrée*, p. 101, I, 2 n'envisage pas le cas de répons transférés *sans* les leçons, mais simplement ceux que nous avons détaillés ci-dessus (§ I, note 1 ; — § 6, A).

2° Le maître-autel étant surmonté d'un clocher à jour de trois mètres reposant sur le tabernacle et se terminant à sa base par une rosace de 50 cm. de diamètre devant laquelle on place la croix réglementaire ou l'ostensoir les jours d'exposition, on a eu l'idée de boucher les ouvertures ogivales de la flèche et de la rosace par des transparents en vitrauphanie, éclairés de l'intérieur par des ampoules électriques.

3° La crèche de Noël contraste singulièrement avec le dénuement et l'obscurité de la grotte de Bethléem. Des faisceaux lumineux descendent de tous les azimuts, une lumière rouge à même le sol s'efforce en vain d'enflammer une poignée de buchettes jetées sur cette braise électrique, tandis que des oiseaux exotiques se balancent sur les branches des palmiers, que des chameaux arrivent par toutes les routes, que les brebis paissent dans la campagne et que, sur le devant de la porte, des cygnes immaculés nagent majestueusement sur un large miroir, serti de verdure et de fleurs... Inutile d'ajouter que ce jardin zoologique fait un peu oublier le tabernacle.

Je serais reconnaissant au liturgiste de l'*Ami* de vouloir bien me dire si ce zèle pour la gloire de Dieu doit être blâmé, toléré ou encouragé.

4° A propos des variantes du verset précédant l'oraison du Pape, le diocèse de Rodez utilise celui de la fête de S. Joseph : V. *Constituit eum Dominum domus suæ.* — R. *Et Principem omnis possessionis suæ...* Est-ce à adopter ?...

R. — I. « C'est tellement plus joli autrement ! » disent vos bonnes sœurs. — « Ce serait tellement plus beau sans vos illuminations de 14 juillet », pourrions-nous leur répliquer. Et puis, une église — fût-elle chapelle de religieuses — n'est pas une salle de théâtre dont la décoration est laissée au goût (plus ou moins douteux) de n'importe qui. L'Eglise a son mot à dire là-dessus, et elle l'a dit. Et vos bonnes religieuses — qui ont fait profession d'obéissance — devraient être les premières à respecter ses prescriptions en la matière. Ce qui les pousse à agir comme elle le font, n'est-ce pas un certain « naturalisme » ? L'aumônier n'a pas à s'immiscer dans le gouvernement de la communauté. Ce qui le regarde, c'est le service religieux. Là, il peut et il doit exiger (avec toute la prudence, mais aussi avec toute la fermeté voulues) le respect des règles liturgiques de l'Eglise. Cela est de son ressort, et non pas de celui de la sœur sacristine.

II. — Si, actuellement, étant données les circonstances (cf. *Ami*, 31 octobre 1946, p. 52), on peut encore se croire autorisé à utiliser la lumière électrique à la place des cierges liturgiques *sauf un*, il reste acquis que les autres défenses concernant l'électricité demeurent en vigueur ; elle ne peut être utilisée qu'en dehors de l'autel et de ses alentours immédiats, et encore à la condition d'éviter tout effet théâtral. Nombreux sont les décrets de la S. C. des Rites à ce sujet. Voulez-vous quelques références ? Décrets 4097 ; 4206 ; 4257, ad 5 ; 4322... La même défense s'applique aux lampes placées devant les reliques des saints, les statues, les tableaux (4206, 4322) et à l'intérieur du trône d'exposition (4275).

Devant le tabernacle contenant la Sainte Réserve, il y a actuellement une tolérance ; et cela se comprend. La lampe y est *obligatoire* (*Cérémonial des évêques*, livre I, ch. VI, n° 2 ; ch. XII, n° 17 ; *Rituel*, tit. IV, ch. I, n° 6 ; Code, can. 1271), et la difficulté de se procurer de l'huile, même minérale, difficulté due soit à la rareté soit à la cherté du produit, fait que l'on peut employer l'électricité (*en dernier recours* dit le décret de la S. C. des Rites du 13 mars 1942, et donc, quand on ne peut absolument pas faire autrement).

Par contre, il n'y a aucune obligation à allumer une lampe devant une statue de saint ou devant un autel où n'est pas conservée la Sainte Réserve. Dès lors, si l'on tient à l'avoir, on ne peut le faire que d'accord avec les prescriptions liturgiques.

III. — L'électricité est interdite à l'autel et à ses alentours, disions-nous plus haut (4257, ad 5 ; 4322). Vous voyez ce qu'il faut penser de l'ingéniosité de vos bonnes sœurs à transformer en phare à feu fixe l'exposition qui surmonte le tabernacle de votre autel. (Dommage qu'elles n'aient pas eu la pensée de se munir d'un dispositif permettant la réalisation d'un phare à éclipse. L'effet serait encore plus « joli » ! Vous pourriez peut-être le leur suggérer, mais sans insister outre mesure, car elles seraient capables de vous prendre au sérieux !).

Quant à cette exposition elle-même, elle appelle nos plus strictes réserves. Le tabernacle en effet ne doit pas être surmonté d'un trône ou exposition fixe, qui n'est pas un ornement de l'autel ni du tabernacle. Il ne devrait être placé sur le tabernacle que pour l'exposition du T. S. Sacrement qui est sa seule raison d'être. La croix de l'autel ne peut pas être placée dans le trône (Stercky).

IV. — En ce qui concerne la crèche, nous serions peut-être un peu plus indulgent. Certes, il faut se garder, là comme ailleurs, du mauvais goût et des excentricités dont font preuve vos religieuses, et que vous nous décrivez... Mais qu'il y ait de la lumière (pas trop, mais suffisamment pour y voir clair), quelques brebis (les bergers ne vinrent-ils pas à la crèche ?), voire des chameaux (équipage obligé d'un Oriental cossu), tout cela est, pourrions-nous dire, traditionnel. Et puis, la crèche n'est pas une reproduction historique. Une note d'originalité, à condition qu'elle reste dans de justes limites, peut très bien être de mise. Rappelez en chaire, plusieurs fois si c'est nécessaire, qu'à la crèche il n'y a qu'une image de Celui qui s'est fait homme pour nous, mais qu'il est réellement présent au tabernacle, et qu'avant d'aller à la crèche et en en revenant il est plus que convenable de saluer l'Hôte du tabernacle. Et pourquoi n'afficheriez-vous pas un petit mot dans ce sens, à proximité de la crèche, comme nous l'avons vu dans certaines églises ?

V. — Si, dans le diocèse que vous nous signalez, le verset *Constituit eum*, chanté au salut, avant l'oraison pour le pape, est approuvé pour cela par l'Ordinaire, nous ne voyons aucun inconvénient à ce que l'usage se maintienne. Dans notre article du 30 septembre dernier, nous avons bien fait remarquer (4°) que la liste des versets que nous avons cités n'est pas limitative.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 30 novembris 1948

Eug. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : A. BORDET.

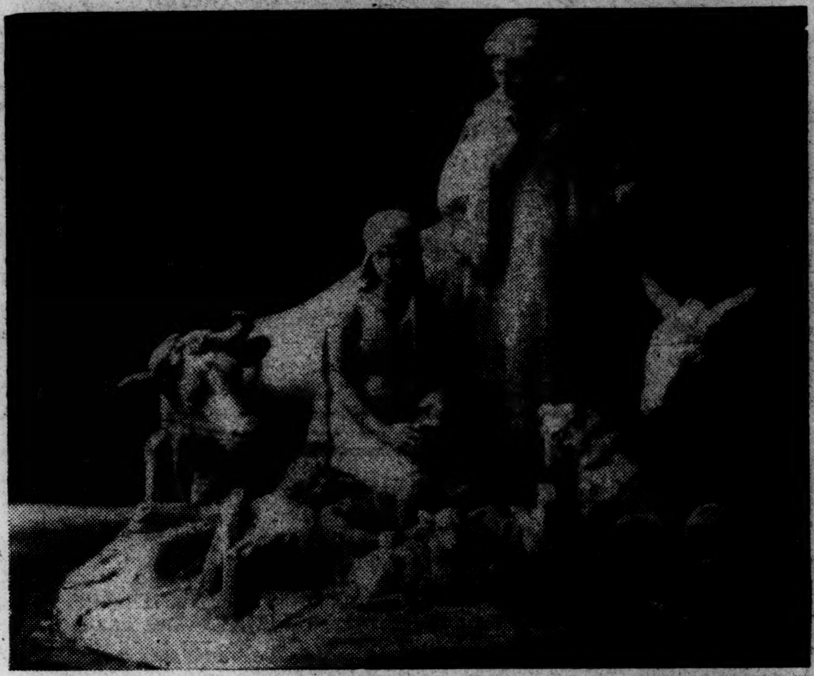
Imprimerie de la Société Anonyme de *l'Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)

L'ART à L'EGLISE et au FOYER

SCULPTURES RELIGIEUSES

Statues - Chemins de Croix - Ameublement

Exécution de Statues et Monuments
POUR L'EXTÉRIEUR



Pierre sculptée - Pierre reconstituée - Fonte de Fer

DUFFOUR

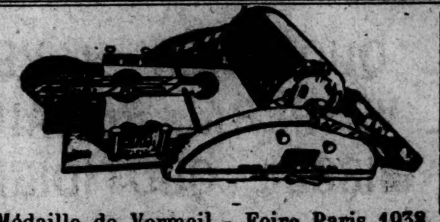
Editeur d'Art Religieux

6, Rue du Vieux-Colombier -- PARIS

DUPLICATEURS "MÉTRO"

ROTATIFS
AUTOMATIQUES

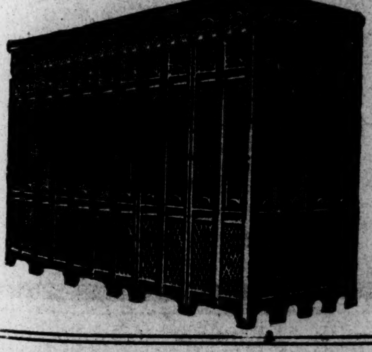
Prix Modérés pour tous nos Modèles



Médaille de Vermeil - Foire Paris 1938

50, Rue Etienne-Marcel
PARIS-2e

Téléphone Central 98.17



L'Aérotherme « ETNA »

Ets GUIGUET
CHALON-SUR-SAONE

CHAUFFEZ VOTRE EGLISE
OU SALLE D'ŒUVRES
avec le minimum de combustible

Plus de 400 références

MACARONIS - SPAGHETTIS - NOUILLES
Verm. av. nouv. mach. brev. Postal franco C. mandat 2.000 ou c. remb. 2036. — **Serv. PASTA, SAINT-ISMIER (Isère)**

PERSONNAGES POUR CRÈCHES

TOUTES TAILLES
de 3 cm à 80 cm

Fonds de Crèches couleurs

Cabanes démontables

ANGES QUÊTEURS
et
SUJETS QUÊTEURS

Prix intéressants

PARIS - ROME

57, rue de Rennes, PARIS-6e

NERFS AFFAIBLIS

Fatigue au moindre effort, dégoût de tout, manque de volonté, idées noires, angoisses, irritabilité, agitation, cauchemars, insomnies, maux de tête et de dos, etc,

Les troubles ci-dessus sont quelques-uns de ceux qui surviennent lorsque le système nerveux est fatigué. Une bonne façon d'y remédier, c'est d'essayer le nouveau traitement magnésien au moyen des Dragées de Magnogène. Grâce au Magnogène, le système nerveux est nourri, équilibré, « rechargé ». Le sommeil redevient paisible, la résistance à la fatigue augmente, on se sent de jour en jour plus vigoureux, plus maître de ses nerfs. La puissance physique et intellectuelle, la capacité de travail s'accroissent. Faites aujourd'hui même l'essai des Dragées de Magnogène. Toutes pharmacies. V. 1077 P. 8351

Pour Votre Jardin
Demandez le
Catalogue Illustré de
l'Etablissement Léon PIN
SAINT-GENIS-LAVAL (Rhône)
ENVOI GRATUIT SUR DEMANDE EN CITANT CE JOURNAL